

ERNEST NAVILLE

PROMOTEUR D'UNE ENTENTE

ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

(Etude analytique et critique)

THÈSE

PRÉSENTÉE

*à la faculté libre de théologie protestante de Paris
pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le Vendredi 7 Mars 1913, à 2 heures*

PAR

André BOYER

*Licencié ès lettres
Bachelier en théologie de l'Université de Genève*

CAHORS & ALENÇON

IMPRIMERIES TYPOGRAPHIQUES A. COUESLANT

—
1913

ERNEST NAVILLE

PROMOTEUR D'UNE ENTENTE

ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

(Etude analytique et critique)

THÈSE

PRÉSENTÉE

*à la faculté libre de théologie protestante de Paris
pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le Vendredi 7 Mars 1913, à 2 heures*

PAR

André BOYER

Licencié ès lettres

Bachelier en théologie de l'Université de Genève

CAHORS & ALENÇON

IMPRIMERIES TYPOGRAPHIQUES A. COUESLANT

1913



FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Examineurs :

M. Henri MONNIER, *président de la Soutenance*

MM. Henri MONNIER, VAUCHER, John VIÉNOT,	}	<i>Examineurs.</i>
--	---	--------------------

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.*

INTRODUCTION

Je vous exhorte, frères, au nom du Seigneur Jésus-Christ à tenir tous le même langage et à n'avoir point de divisions parmi vous, mais à être bien unis dans une même pensée et dans un même sentiment.

1 Corinthiens V, 10.

Christ est-il divisé ?

1 Cor. I, 13.

§ 1. *Des principales tentatives de réunion entre catholiques et protestants depuis l'établissement de la Réforme* : La messe en sept points, 1534 -- Colloque de Poissy, 1561 -- Nombreux petits livrets, 1593 à 1607 -- Conférence tentée par Richelieu entre ministres réformés et docteurs catholiques, 1631 -- Les essais d'unification des deux cultes dans le Languedoc et à Sedan, 1661 -- Turenne et la fusion des deux églises, 1670 -- Les moyens d'entente proposés par Dyse, 1677 -- Tentatives de la marquise Desportes, 1684 -- Correspondance de Bossuet et de Leibnitz, 1691-1694 -- Ouvrage de Dulens, 1798 -- Proposition de Rabaut, 1806 -- Lettre de Mgr Lecoz, 1804 -- Tentatives de Léon XIII.

§ 2. *Phase contemporaine de la question : l'entente entre catholiques et protestants* : Opinion de Guizot, 1852, 1873 -- E. Naville -- L'Enquête de la Revue des Revues, 1904 -- Conférence de M. Paul Doumergue, 1910 -- Conférence de M. de Narfon, 1912 -- But de cette étude.

§ 1. Des principales tentatives de réunion entre catholiques et protestants depuis l'établissement de la réforme. ¹

Malgré la distance qui sépare les partisans de l'autorité et ceux du libre examen il s'est toujours

¹ Ces renseignements ont été puisés dans l'« Histoire des protestants de France » de G. de Félice, dans « l'Histoire de la Réformation française »

rencontré de généreux esprits pour croire un rapprochement possible entre ces deux tendances. Nous ne saurions entrer dans le détail des essais qui ont été tentés pour rétablir l'unité. Il nous paraît intéressant du moins d'en connaître les principaux, ceux en particulier qui ont eu pour but de rapprocher de Rome le protestantisme de langue française.

Ces tentatives commencèrent sous le règne de François I^{er}. En 1534, après avoir demandé à Mélancton la confession de foi des protestants d'Allemagne, ce prince chargea le cardinal Du Bellay d'aller, au cours de son voyage à Rome, prier le pape de vouloir bien consentir à un accommodement. La base en était que le souverain pontife serait reconnu, sans aucune contestation, comme le chef de l'Eglise universelle. Il devrait, par contre, consentir lui-même à « contenter les protestants en plusieurs choses concernant la foi, les cérémonies, les institutions et les doctrines ». Dans ce projet que l'on appela vulgairement la Messe en sept points, il était convenu que l'on rendrait le calice à tous les communiant et que le prêtre se servirait de pain, qu'il romprait pour le distribuer aux fidèles. On ne ferait aucune commémoration de saints ou de saintes ; le mariage serait permis aux prêtres, etc.... Rome comprit que l'autorité souveraine du pape serait alors singulièrement compromise malgré le titre de chef de l'Eglise que l'on continuerait à lui conserver, et François I^{er} fut détourné de son dessein.

de Frank Puaux, Michel Lévy Paris 1863, et principalement dans « Détails historiques et recueil de pièces sur les projets de réunion de toutes les communions chrétiennes... compulsés, recueillis et mis en ordre par Rabaut le jeune » imprimerie Brasseur aîné, Paris 1806.

En 1561, Michel de l'Hospital décida la régente Catherine de Médicis à réunir un certain nombre de théologiens catholiques et protestants, pour travailler en présence du roi et de la cour à s'entendre sur les questions religieuses. Catherine de Médicis écrivit à cette occasion au pape Pie IV pour lui exposer la nécessité de cette conférence pacifique réclamée par nombre d'esprits sérieux. Il s'agissait, disait-elle, de ramener les protestants dans la Religion catholique en leur faisant quelques concessions telles que l'abolition des images déjà condamnées par S^t Grégoire, le rétablissement de la communion sous les deux espèces, et la suppression du latin dans le culte. En dépit des efforts de Pie IV pour l'empêcher d'avoir lieu, le célèbre colloque de Poissy se réunit du 9 septembre 1561 au 9 octobre de la même année. Les protestants comprirent bien vite qu'ils ne devaient s'attendre à aucune concession de la part de leurs adversaires. De leur côté le chancelier de l'Hospital et la reine-mère ne tardèrent pas à se rendre compte également que ces conférences n'avaient d'autre résultat que de faire briller l'éloquence des orateurs des deux partis. Pour aboutir néanmoins à quelque chose, il fut décidé de réunir une commission de députés protestants et de docteurs catholiques choisis parmi les plus modérés, à l'effet de rédiger un formulaire commun sur la sainte cène qui devrait servir de règle aux uns comme aux autres. — Ce fut « un Janus à deux têtes regardant ici Genève et là Rome », et ce célèbre colloque qui occupe dans l'histoire de la Réforme une place si retentissante n'aboutit à aucun résultat et prouva seulement que

l'espérance de ramener les deux communions à l'unité par des concessions mutuelles était chimérique et illusoire.

Néanmoins, à partir de 1593 on voit apparaître un grand nombre de conciliateurs des deux religions, parmi lesquels plusieurs pasteurs. Henri IV, qui rêvait alors l'établissement de la paix universelle entre les Etats d'Europe, se sentait naturellement porté à favoriser tous les projets d'union religieuse. Bien qu'on l'ait fait parfois, il ne faudrait pas cependant regarder la fameuse conférence qui eut lieu à Fontainebleau le 4 mai 1600 entre le cardinal Duperon et Duplessis-Mornay comme un essai de conciliation, car ce ne fut en réalité qu'une controverse où l'on s'efforça de donner gain de cause à l'Eglise Romaine en réfutant tous les arguments de Duplessis-Mornay.

On doit ajouter plus d'importance aux petits livrets qui parurent à ce moment et dont les auteurs, protestants ou catholiques, réagissaient contre tout fanatisme et toute étroitesse d'esprit. C'est en 1607 que ces brochures semblent avoir le plus préoccupé l'opinion publique ¹, et que l'on fit de divers côtés de sérieux efforts pour rapprocher les deux Eglises. C'est ainsi que Rabaut le jeune peut citer jusqu'à 26 noms ² de personnages qui écrivirent alors sur ce sujet parmi lesquels le protestant Casaubon et le catholique l'Estoile : mais selon l'expression hu-

¹ M. Pannier déclare que les libraires en vendaient des quantités, ce qui prouve à quel point cette question passionnait alors les esprits. Cf. *L'Eglise réformée de Paris sous Henri IV*, pages 499-501. « On ne parle par la ville que de l'accord des deux religions ».

² *Op. cit.* p. 83-84.

moristique de ce dernier : « ces belles auctorités et raisons ne devaient avoir lieu qu'en papier seulement, qui est le pis ». Les consistoires d'ailleurs se montraient sceptiques, voire même hostiles à l'idée d'un accord quelconque avec le catholicisme.

En 1631 Richelieu, qui avait écrit dans sa jeunesse une méthode de controverse, chercha à mettre en pratique ses plans de conciliation. Il fit sonder là-dessus un certain nombre de pasteurs et de synodes provinciaux par son confident le Père Joseph. Son idée était de provoquer une conférence entre ministres réformés et docteurs catholiques où il serait relevé que « les diversités entre les deux religions étaient si légères qu'elles ne pouvaient être une cause de désunion ». Les pasteurs du voisinage de Paris étaient peu favorables au projet présenté, mais un nombre important de ceux des provinces prêtèrent l'oreille à ces propos. Quelques-uns, peut-être, y virent une occasion de s'attirer la faveur du ministre, mais la plupart s'imaginaient de bonne foi que les catholiques allaient faire de sérieuses concessions ; d'autres enfin ramenaient tout à une question de charité : parmi ces derniers il convient de citer le pasteur Petit professeur de théologie à Nîmes. Il fut bientôt reconnu que sous le mot de réunion il ne s'agissait pas d'autre chose que d'un acte de repentance de la part des protestants et d'une gracieuse amnistie de la part des catholiques. La combinaison du ministre était habile. On aurait au préalable gagné certains pasteurs. Pour la forme, ils auraient, devant le roi, discuté avec des docteurs catholiques. Ils auraient ensuite sollicité comme des

pénitents la grâce de rentrer dans le giron de l'Eglise, et l'Eglise, en bonne mère, leur aurait ouvert les bras. Un synode national eût alors été réuni et composé en majorité de ces hommes d'un caractère timide et sans défiance. Une fois le projet d'union officiellement adopté, le bras séculier se serait chargé d'y soumettre les récalcitrants. La ruse fut éventée. Les pasteurs se montrèrent entêtés ; les laïcs plus encore. Petit reconnut son erreur, et il n'y eut aucun synode provincial qui acceptât les propositions de Richelieu.

L'insuccès de ce dernier ne découragea pas l'épiscopat, qui dès 1661 travaille activement à l'unification des deux cultes dans le Languedoc. Au cours d'un synode réuni à Nîmes, les pasteurs Noguier, Poujolas et Roure, qui jouissaient d'un grand crédit dans l'assemblée, s'élevèrent avec énergie contre ceux de leurs collègues soupçonnés de se prêter à de semblables machinations. « Leur lâcheté, fut-il dit, serait digne d'une punition exemplaire, car il n'est pas possible d'unir les ténèbres avec la lumière et Christ avec Bélial. » Battus sur ce point du royaume les réunionistes purent se croire plus heureux ailleurs : à Sedan par exemple, un professeur à l'Académie protestante de cette ville, Leblanc de Beaulieu, entra dans les vues d'un catholique, le maréchal Fabert, et, d'accord avec ce dernier, proposa un terrain d'entente. Les catholiques trouvèrent le projet trop protestant, les protestants de leur côté l'estimèrent trop catholique, et cette tentative elle aussi demeura finalement sans résultat.

En 1670, après avoir changé de religion, le maré-

chal de Turenne remit sur le tapis cette vieille question de fusion des deux Eglises. Il obtint de quelques pasteurs des environs de Paris qu'ils se prononceraient en faveur de cette cause quand il en serait parlé dans leurs synodes. Louis XIV avait d'ailleurs permis que son nom fût mis en tête de ces propositions, assurant qu'il récompenserait ceux qui contribueraient au succès de ce dessein. Croyant ainsi gagner la faveur du roi pour leurs coreligionnaires, plusieurs pasteurs entrèrent dans les vues de Turenne, et les négociations firent de très grands progrès ; mais comme les précédentes elles finirent par échouer.

Sept ans après, Dyse, professeur à l'Académie protestante de Die, présenta à l'approbation d'un synode provincial de 1677 divers moyens d'entente avec l'Eglise catholique. Pour la raison qu'il consentait à trop de sacrifices, son travail déplut au synode qui lui en interdit la publication. Il se rendit alors auprès de Bossuet qui repoussa de même ses conclusions, estimant que les sacrifices consentis étaient insuffisants. Dyse ne contenta personne et fut obligé de renoncer à sa chaire.

A la veille de la révocation de l'Edit de Nantes, en 1684, et au milieu même des persécutions, la marquise Desportes et l'intendant Daguesseau reprennent les anciens projets de réunion qu'ils s'efforcent de faire adopter par les Eglises des Cévennes, du Vivarais et du bas Languedoc. La tentative aboutit encore à l'insuccès.

Quelques années plus tard, de 1691 à 1694, dans une volumineuse correspondance qui attira l'atten-

tion de toute l'Europe, Bossuet, du côté catholique et Leibnitz, du côté protestant, entrèrent en rapports pour travailler de concert à un rapprochement de leurs Eglises réciproques. Mais Bossuet prétendait maintenir rigoureusement tous les résultats du concile de Trente alors que Leibnitz voulait qu'on en reconnût d'abord l'invalidité. Il était impossible de s'entendre : la discussion n'eut d'autre effet que de le prouver, et « Leibnitz retourna à ses monades, trouvant plus aisé d'arranger les mondes que d'accommoder les deux religions ¹. »

A partir de ce moment et pendant plus d'un siècle la cause semble à jamais jugée et condamnée sans retour. C'est à peine si de temps à autres surgit ici et là quelque traité relatif à ces questions tel que le livre de Louis Dulens paru en 1798 « sur les moyens de réunir les diverses Eglises chrétiennes ».

Il faut arriver jusqu'en 1804 pour assister à un retour des esprits vers cette question toujours pendante. « Quelques penseurs chrétiens publient des écrits touchant ce grand objet ; d'autres s'en occupent dans le silence du cabinet », écrivait Rabaut le jeune qui espérait « que de toutes ces méditations résulterait une heureuse conciliation ». S'imaginant que Napo-

¹ Cette fameuse discussion semblait pourtant plus que toute autre devoir aboutir. Leibnitz reprenait en effet les idées du savant Molanus dont Bossuet déclarait qu'il avait concilié au moins 50 articles de controverse, et que si l'on suivait ses conseils la réunion entre catholiques et protestants serait faite ou presque faite. Malheureusement, comme s'en plaignit Bossuet, l'illustre philosophe se plaçait avant tout à un point de vue politique. L'essentiel lui paraissait l'accessoire. Ce qu'il visait, c'était une organisation nouvelle des Etats européens à la tête desquels, tout luthérien qu'il était, il plaçait le pape comme chef spirituel ; c'était simplement la mise en pratique des plans qu'il avait exposés dans son traité singulier *Cesarinus Furstneus* (1677). Son but primordial était l'indépendance et l'élévation des provinces germaniques. Dès qu'il n'eut plus cette espérance, il renonça à toute idée de rapprochement entre les deux confessions.

l'éon 1^{er} pourrait atteindre ce but il ajoutait assez naïvement : « c'est au premier empereur des Français, c'est au grand Napoléon que ce nouveau triomphe est assuré ¹ ».

Rabaut avait été amené à parler ainsi à la suite d'une lettre² qui eut un certain retentissement : celle de Mgr Lecoz, archevêque de Besançon, adressée le 17 brumaire an XIII (8 novembre 1804) à MM. Marron, Rabaut-Pommier et Mestrezat, ministres du culte à Paris. Il les sollicitait pour que « la réunion des protestants et catholiques de France depuis si longtemps désirée soit proclamée le jour de la nomination de Napoléon comme empereur des Français »..... « Que Samarie et Jérusalem abattent enfin le mur funeste qui depuis tant d'années les tient séparées.. Aimons-nous, entendons-nous pour travailler de concert à la gloire de notre Dieu et au bonheur de nos communs frères..... Pourquoi resterions-nous plus longtemps toujours divisés. Jésus-Christ, par qui seul nous pouvons nourrir nos grandes et immortelles espérances n'est-il pas le prince de la paix et de la concorde..... Des cultes divers, des temples séparés, des adorateurs désunis pourraient-ils être agréables au Dieu sauveur ?.... » Jusque là, dans tous les projets d'union qui avaient été élaborés, l'Eglise romaine semblait sacrifier quelques points de sa doctrine, mais la démarche de Mgr Lecoz était une invitation non déguisée adressée aux protestants pour les engager à revenir purement

¹ op. cit. préface XI.

² id. p. 151, 163.

et simplement au culte catholique. « Avec quelle joie » disait-il en terminant, le Saint-Père ouvrirait ses bras à des enfants dont l'éloignement déchire son cœur paternel. Combien il serait flatté de pouvoir joindre à la gloire de bénir l'empereur, celle d'ouvrir le sein de l'Eglise catholique à des chrétiens dont les talents et les vertus sont vraiment dignes d'admiration¹ ».

Tout en affirmant qu'eux aussi aspiraient ardemment à l'unité et à la fraternité de tous les chrétiens, les pasteurs en question opposèrent aux avances de Mgr Lecoq un refus courtois mais catégorique. « Votre projet est le rêve d'un homme de bien..... ou plutôt le rêve d'un ange, lui écrivit en particulier P. H. Marron ; mais vous nous invitez explicitement à embrasser la Religion catholique : n'avons nous pas le même droit de vous inviter à embrasser la Religion réformée² ? »

Malgré ces expériences négatives l'Eglise romaine n'a jamais perdu l'espoir de « ramener au bercail les brebis égarées ». Ce fut une des grandes préoccupations de Léon XIII durant le cours de son pontificat. Il eut incontestablement certains succès dans l'Eglise anglicane. Quelques personnalités éminentes, telles que le cardinal Manning, purent un instant lui faire croire par leur conversion que ses espérances ne seraient pas déçues, mais par l'organe de ses représentants l'Eglise anglicane en vint, dans son refus, jusqu'à traiter le Pape d'Antéchrist. De même nous

¹ Id. p. 162.

² Id. p. 167 passim.

ne voyons pas que ses tentatives auprès du protestantisme français aient jamais pu lui laisser quelque espoir.

§2. Phase contemporaine de la question : l'entente entre catholiques et protestants

Tous les essais de conciliation entrepris depuis l'établissement de la Réforme n'ont été, on le voit, que des tentatives d'absorption des Eglises protestantes par l'Eglise romaine. C'est le point de vue, d'ailleurs très logique avec ses principes, auquel s'est toujours placé le catholicisme. On ne pouvait évidemment l'accepter du côté protestant. Une fusion de ses Eglises avec l'Eglise catholique eût été de sa part un véritable suicide : il voulait n'entendre parler que d'une entente, à l'effet d'éviter les persécutions et les guerres civiles. Aussi bien le philosophe Bayle traitait-il de chimères tous ces projets. Le fossé n'a fait depuis que se creuser toujours plus profond. Les relations deviennent de plus en plus tendues, et d'un côté comme de l'autre les controverses se montrent aussi acerbes qu'autrefois. C'est un fait ; mais ce fait doit-on l'accepter ? Les esprits larges et tolérants ne le pensent pas : à leur avis, le but poursuivi par les négociations de jadis avait quelque chose de grand et de beau ; il serait nécessaire de le reprendre et, pour l'atteindre, s'engager dans d'autres sentiers et d'autres voies en profitant des fautes précédentes, mais pour les éviter. Sans rêver d'une Eglise unique au point de vue administratif, les Eglises chrétiennes ne pourraient-elles

pas, au moins, vivre côte à côte sans passer le meilleur de leur temps à s'anathématiser les uns les autres ?

C'était là l'idée d'Ernest Naville. A vrai dire il n'est ni le premier ni le seul qui l'ait conçue. Elle avait cours en France vers le milieu du XIX^e siècle, et, surtout dans le monde protestant, nombre de chrétiens la partageaient. Dans sa préface sur « Les vies de quatre grands chrétiens français » ouvrage publié en 1873, Guizot¹ par exemple s'exprimait ainsi : « J'ai appris à reconnaître et à honorer la foi et la vie chrétiennes sous quelque forme et quelque nom que je les rencontre. Quand la sympathie religieuse part du fond de l'âme et y va, les dissentiments même graves en fait de doctrines et de disciplines spéciales ne sauraient ni l'interdire ni la détruire... Le rapprochement doit être de plus en plus grand entre le protestantisme et le catholicisme. Ils doivent mieux que jamais s'unir dans la guerre contre le mal ». Dans ses méditations le même auteur écrivait : « A quelque Eglise qu'ils appartiennent, il y a aujourd'hui pour tous les chrétiens une cause commune. Ils ont la foi et la loi chrétiennes à défendre contre l'impiété et l'anarchie. Cette foi commune à tous les chrétiens est infiniment au dessus de tous les sentiments qui les divisent. Est-ce à dire qu'ils doivent à tout prix mettre de côté leurs dissentiments et au nom de leur foi commune et de leur péril commun, en venir à la

¹ Il serait intéressant d'établir un parallèle entre ces deux grands esprits : Guizot et E. Naville. C'est ainsi que l'on trouverait chez eux de nombreux points de ressemblance sur le sujet que nous traitons. L'un et l'autre ont estimé qu'un rapprochement était possible et nécessaire entre les deux Eglises. Mais, ce qui n'entre pas dans notre sujet, tandis que Guizot était partisan de l'Union des Eglises et de l'Etat, Naville en était un adversaire convaincu.

fusion pour ne former qu'une seule Eglise....., je ne le pense pas¹. » Dans un sens à peu près semblable Edmond de Pressensé prononçait à la chapelle Taitbout, le 2 mars, le 16 mars et dans le cours du mois de mai 1873, une série de trois discours ayant respectivement pour titres : « La base et les conditions de la vraie catholicité évangélique. Les obstacles à la formation de la vraie catholicité. Les motifs d'espérance pour la réalisation de la vraie catholicité². »

L'on ne saurait donc déclarer qu'E. Naville ait été l'instigateur et le père de cette idée d'entente entre catholiques et protestants. Il s'en est fait du moins l'un des principaux promoteurs. Il l'a propagée durant tout le cours de sa belle et longue carrière. Il l'a bien souvent exposée dans ses livres, défendue dans ses conférences, et soutenue dans de nombreux articles de journaux ou de revues (*Le Chrétien évangélique*, la *Revue chrétienne*, etc.). Il lui a consacré enfin deux ouvrages spéciaux, en 1893 l'*Unité du monde chrétien*, et en 1901 le *Credo des chrétiens*. D'après des manuscrits inédits qui ont été mis obligeamment à notre disposition par la famille Naville, nous avons pu nous rendre compte à quel point cette question lui tenait à cœur. Ce vieux débat des rapports à établir entre les deux Eglises qui semblait enterré, c'est à E. Naville qu'il doit en grande partie d'avoir été tiré de l'oubli et présenté sous un jour nouveau.

Ses efforts n'ont point été inutiles : sa voix ne resta

¹ Guizot, « Méditations et études morales ». Didier, Paris 1852, préface p. XXIII.

² Cf. *Revue chrétienne*, tome XX année 1873, p. 193-257, etc.

pas sans échos. Nous en avons la preuve dans l'Enquête de la Revue des Revues du 15 Août 1904 sur : « La réunion des Eglises catholiques et protestantes est-elle possible et désirable, et dans l'affirmative, sur quelle base cette réunion pourrait-elle se réaliser ? » Cette enquête était dirigée par un genevois, M. de Morsier, et nous avons l'impression que les travaux d'E. Naville ne furent pas étrangers à l'initiative de cette consultation. Bon nombre de réponses étaient d'ailleurs inspirées de ses écrits.

Provoquée sans doute en partie par cette enquête, une conférence des plus remarquables fut donnée six ans plus tard, le 10 Avril 1910, par M. Paul Doumergue sous ce titre : « L'entente entre les hommes religieux ¹. » Cette conférence fut discutée à la fois dans la presse catholique et protestante et commentée, en particulier, avec une évidente sympathie par un écrivain catholique des plus en vue, M. Julien de Narfon dans un article du Figaro du 26 Avril 1910. S'appuyant à son tour sur les conclusions de M. Doumergue et les faisant siennes, l'éminent journaliste prononçait, enfin, le 7 mars 1912, à l'Ecole des Hautes Etudes une conférence intitulée : « Protestants et catholiques : par l'union vers l'unité. » Sa thèse était que : « la collaboration entre les chrétiens des diverses confessions est possible, permise et nécessaire entre hommes qui reconnaissent la douce royauté de Jésus-Christ ². »

*
* *

¹ Cf. Foi et Vie, 10 juillet 1910, n° 14, p. 413-424.

² Il y aurait eu lieu sans doute de parler des conférences de Dœllinger sur la réunion des Eglises (Paris. Fischbacher 1880) et de citer peut-être encore bien d'autres noms : notre étude n'a pas la prétention d'épuiser le sujet. Elle n'est qu'une ébauche d'un travail plus approfondi sur chacun de ces points.

Notre intention n'est pas d'entrer dans le débat. Ce serait une singulière outrecuidance de notre part que de prétendre apporter ici des idées nouvelles. Il y avait là cependant une question palpitante et d'un intérêt poignant dont l'actualité nous a tenté. Peut-être n'était-il pas inutile non plus de rappeler que le mouvement d'aujourd'hui peut compter E. Naville parmi ses inspirateurs ¹ et qu'il y aurait injustice à laisser son nom dans l'ombre. Il nous a plu d'autre part d'approfondir un sujet que nous n'avions pu qu'effleurer dans un chapitre d'une étude précédente. Les ouvrages d'Irénique ² n'existant pour ainsi dire pas, et cette partie de la théologie pratique méritant qu'on s'y intéresse tout autant qu'à sa contre-partie, la controverse, nous avons pensé trouver quelque profit à nous mettre à l'école d'un chrétien aussi large qu'E. Naville. Il va sans dire que par là nous ne serons pas forcément un disciple porté d'avance à approuver coûte que coûte toutes les pensées du Maître. Mais toujours nous saurons nous incliner respectueusement devant la belle et noble personnalité de ce grand penseur chrétien.

¹ Nous avons relevé ailleurs que Naville s'était fait jadis l'apôtre d'une cause nouvelle alors et qui, de nos jours, passionne les esprits : celle de la représentation proportionnelle. Nous voici maintenant en présence de thèses qui sont à l'ordre du jour et que nous aimons à faire remonter à ce même Maître.

² L'irénique ou hénétique est une partie peu développée de la théologie qui a pour but de dégager les points communs aux différentes confessions chrétiennes ainsi que les principes suivant lesquels une union de toutes les Eglises chrétiennes pourrait être effectuée. Sa mission principale est de combattre l'esprit d'étroitesse dogmatique et d'intolérance ecclésiastique.

CHAPITRE PREMIER

NAVILLE EN FACE DU CATHOLICISME

Soyez tous d'un même sentiment.

I Pierre III, 8.

Recherchons donc ce qui contribue à
la paix et à l'édification mutuelle.

Romains XIV, 19.

§ 1. *Origine des sympathies de Naville pour le catholicisme* : Son éducation — Ses études de théologie — L'étude de la philosophie — L'amour de l'unité — L'influence du Père Girard — Ses relations — Sa bonté naturelle.

§ 2. *Principales manifestations de cette sympathie* : Dans les luttes politico-religieuses de Genève en 1872 — La question de Notre-Dame, 1873 — Conférence sur l'Eglise romaine et la liberté des cultes — Défense de la liberté des associations religieuses.

§ 3. *Appréciation de l'attitude de Naville* : Naville reste protestant évangélique — Il était en relation avec des catholiques libéraux — Les catholiques savent expliquer leurs croyances d'une manière acceptable — Dans les pays protestants le catholicisme est moins intransigeant qu'ailleurs — Naville croyait le catholicisme persécuté à Genève — Naville s'en tient aux questions de droit non de fait — Lettre de M. Frank Puaux — Services rendus.

§ 1. Origine de ses sympathies à l'égard de l'Eglise catholique.

Naville reçut dans sa famille une éducation qui devait lui faire considérer avec bienveillance l'Eglise

catholique. Son père François Marc Naville avait en effet des idées larges. Bien que pasteur protestant, il s'était lié avec des prédicateurs catholiques, tels que le Père Caffort, le curé Bouchon de Hyères, et le curé Réguis de Gap. A Vernier, près Genève, où il habitait, il contribuait au succès des processions en prêtant au curé des objets d'ornementation. « Je me rappelle avoir vu aux jours de mon enfance les habitants d'un village catholique venir chercher dans la maison du pasteur protestant des objets qu'on leur remettait cordialement pour décorer un reposoir de la fête Dieu. ¹ » Il avait fondé plus tard à Chancy une maison d'éducation où l'on mettait en pratique les méthodes du Père Girard de Fribourg, avec lequel il conserva toujours de cordiales relations. C'est là que le jeune Ernest fut élevé, d'après les principes du célèbre pédagogue.

De plus, dans un manuscrit qui date de la fin de sa vie, François Naville exposa les motifs qui l'éloignaient de l'Eglise romaine, à savoir qu'il ne pouvait admettre ni l'infailibilité des conciles ni l'origine divine du pape : toutefois, partant de cette idée que les doctrines ne sont que des moyens de sanctifier les âmes, il regrettait que les protestants eussent rejeté bien des rites et des cérémonies qu'ils auraient dû maintenir ou rétablir. « Les temps que je passe accidentellement dans les pays catholiques sont ceux où ma piété prend le plus grand développement, écrivait-il. Combien est excellent l'usage de tenir habituellement les Eglises ouvertes. Sans doute Dieu est présent, près

¹ L'unité du monde chrétien Cherbuliez Genève in-8° 1893 p. 101.

de tous ceux qui l'invoquent ; mais quand on est entouré d'objets matériels auxquels s'associent les idées religieuses, la pensée prend plus facilement son essor vers le ciel.¹ » Il trouvait quelque chose de bienfaisant dans le culte de la messe qui n'astreint pas à une série d'idées rigoureusement liées, et auquel on peut prendre part en rattachant aux prières dont il se compose des réflexions appropriées au besoin de son âme. Quand il passait dans les pays catholiques il aimait à entrer dans les Eglises pour y prier. Lors d'un voyage qu'il fit en France avec son fils aîné, pour y étudier les établissements de bienfaisance, il observa avec attendrissement la bonté et la douceur angélique des sœurs, auxquelles est confié le soin des malades dans les hôpitaux, et y admira plus encore le dévouement héroïque des frères de Saint-Jean-de-Dieu à Bourg.

Ayant eu un tel père, ayant été élevé dans de telles dispositions, il n'est pas étonnant qu'E. Naville se soit senti porté à respecter et même à apprécier une Eglise qui n'était pas la sienne. Loin de s'en plaindre, il s'en félicite : « Né dans une ville condamnée par sa position même aux luttes confessionnelles, j'ai été préservé par des circonstances que j'appelle un bienfait de l'emportement de ces luttes et de l'ardeur des discussions... L'homme que Dieu m'a donné pour père m'a élevé dans la pensée que, dans les limites du devoir, il vaut mieux en toutes choses s'attacher à ce qui unit qu'à ce qui divise. Il m'a élevé dans l'habitude de recevoir de tout homme sans regarder à

¹ L'unité du monde chrétien Cherbuliez Genève in-8° 1893 p. 199.

l'habit, et de tout livre sans m'arrêter à la couverture, tout ce qui est bon, pur, élevé, et toutes les traces bénies de l'esprit vivifiant de Christ. Ce furent mes premières impressions. ¹ »

Ses études mêmes de théologie contribuèrent à affermir chez lui ces sentiments de son enfance ; il en garda toujours un très mauvais souvenir, en raison des controverses qu'entretient cette science. « Lorsque je repasse en ma mémoire, dit-il, ces jours, ces tristes jours où l'on sent sa foi vaciller dans son âme, où il semble que le phare aille s'éteindre et toute lumière disparaître dans les ténèbres... C'était par une radieuse matinée de printemps, il y a vingt-cinq années ² ; j'avais eu l'idée de lire une controverse théologique en présence de la nature, et le contraste entre le spectacle offert à mes yeux et les pensées qui passaient devant mon esprit était un contraste amer. Et j'en vins à me demander avec angoisse si cet évangile qui provoquait ces paroles aigres et petites, ces controverses mesquines et passionnées, pouvait bien être l'œuvre de ce grand Dieu créateur de cette nature. L'Évangile est grand comme la nature... Mais il est des livres soi-disant religieux qui, dans certaines dispositions d'esprit et à certains moments de la vie, font à l'âme de longues blessures. Je n'aime pas la controverse. ³ »

Si le souvenir de ses études théologiques n'avait laissé chez lui que des impressions pénibles, par con-

¹ La vie éternelle. Cherbuliez, Genève 1861 p. 242.

² Ces paroles typiques étaient prononcées au cours d'une conférence qui avait lieu le 26 janvier 1860. Les souvenirs qu'il y rapporte remontent donc à l'année 1835 c'est-à-dire au moment où il faisait ses études de théologie.

³ La vie éternelle, cit. p. 243-244 passim. § cf Unité du monde chrétien p. 123.

tre, l'étude de la philosophie le ramena vers les dogmes chrétiens, où il trouvait des solutions aux grands problèmes relatifs aux destinées de l'humanité : « Chargé d'étudier la philosophie, dit-il, j'ai vu se caractériser clairement les grandes affirmations qui font l'unité du monde chrétien dans l'ordre des croyances ». Son attention est ainsi dirigée sur les points primordiaux du Christianisme et il en oublie les points secondaires. Au mois de novembre 1855 et au mois d'Août 1859, il publie dans la Bibliothèque universelle deux études, l'une sur St-Augustin, l'autre sur St-Thomas. Ces deux Pères de l'Eglise l'attirèrent de même, à leur façon, vers le catholicisme. La philosophie du moyen-âge l'initiant à la méthode scolastique, qu'il affectionnait ouvertement, contribue à nouveau à entretenir sa sympathie pour l'Eglise qui l'a inspirée. Il professait d'ailleurs pour cette période de l'histoire une réelle prédilection : « Le moyen-âge nous a légué dans l'ordre de l'intelligence des constructions qui ne sont pas moins grandioses que ses cathédrales ». A l'imitation des philosophes de cette époque il cherche à unir étroitement la philosophie à la Religion. Son but est de composer un système de philosophie chétienne, qui consisterait à tirer de l'Evangile les principes qui en sont à la base et à les défendre par le raisonnement. Il se prononce en faveur du spiritualisme (que professe particulièrement l'Eglise catholique), et l'on peut dire qu'il en fut un des représentants les plus attitrés. En outre et par là même il se détourne de la philosophie de Kant et du néocriticisme, systèmes auxquels se rattachent de préférence les théologiens protestants, et qu'il plaçait

au nombre des philosophies négatives. Il n'est pas inutile d'observer également que dans sa lutte contre le matérialisme et le positivisme, il combat aux côtés de penseurs catholiques avec lesquels il se sent en communauté de vue sur les points qui touchent à la fois à la philosophie et à la Religion ¹.

E. Naville avait l'amour de l'unité. Pour lui toute philosophie est un monisme et le but de toute philosophie est de rechercher un principe suprême d'unité qui puisse fournir une explication des choses, tout en conservant leurs différences spécifiques. De même qu'il fut un partisan convaincu de « l'espéranto », il professait une véritable admiration pour l'Eglise catholique, parce qu'il y voyait, comme dans cette langue universelle, une manifestation imposante de cette unité dont il avait soif.

Dans l'intervalle qui s'écoule entre son abandon du pastorat (partant, son éloignement de la théologie), et ses études philosophiques, il s'intéresse d'une façon spéciale à la pédagogie. Chargé de réorganiser l'école lancastérienne de St-Gervais, il se rend à Fribourg pour y recueillir des documents sur la célèbre école du Père Girard, lequel exerça sur lui une influence incontestable. Ce moine, dont les idées avaient franchi les limites de son couvent, désirait un rapprochement entre frères divisés par le culte, ainsi qu'il l'écrivait à François Naville dans une lettre du 10 Janvier 1827 : « Je voudrais que sous les yeux de no-

¹ Nous avons senti personnellement, dans les quelques entretiens que nous avons eus avec ce maître, tout ce qui le rapprochait des grandes personnalités dont s'honore le catholicisme. Il nous semble entendre encore son ton admiratif quand, parlant de notre pays d'origine, il disait : « Chambéry..... mais c'est la cité de Joseph de Maistre ».

tre père commun et de notre Sauveur nous ne fassions qu'une seule famille de frères allant vers les mêmes autels et à la même table. C'est ce que voulait le maître, c'est ce que dit l'Évangile. O beau jour de la réunion que je désire tant et que je ne verrai jamais ¹... » E. Naville aimait aussi à rapporter ce mot du père ; « Si les cœurs se rapprochaient, les esprits seraient plus facilement d'accord. » Il déclarait également qu'il avait éprouvé dans sa cellule quelques-unes des impressions les plus salutaires de sa vie. « Lorsque, laissant de côté les idées et leur examen, je me place en face de cet homme d'élite qui m'honora du titre de son ami, ce n'est pas avec indifférence que je puis contempler cette douce et vénérable figure. Souvent j'ai frappé à la porte de cette cellule et jamais, je le crois, après quelques heures passées avec le supérieur des cordeliers, dans une respectueuse et douce intimité, je n'ai franchi le modeste porche du couvent, sans reconnaître qu'à de semblables entretiens l'âme devenait plus haute et moins attachée à la terre. De tous mes souvenirs, celui qui me retrace l'image la plus vive d'une nature supérieure, c'est celle du Père Girard. Un tel souvenir on le conserve avec émotion, avec un pieux respect. On en remercie Dieu comme d'un bienfait ². »

Les nombreuses relations qu'Ernest Naville entretenait avec d'autres personnalités du monde catholique vinrent renforcer les bonnes impressions qu'il avait remportées du couvent des cordeliers. Déjà lors de

¹ Unité du monde chrétien, page 260.

² « Le Père Girard. » E. Naville. Biblio. Universelle juin 1850 p. 200

son premier voyage à Rome il s'était rencontré avec le général des Jésuites, le père Rootham, et avec le père Lacordaire, auquel il entendit prononcer son premier sermon. Il avait connu et fréquenté quelques hommes marquants du clergé français, tel le Père Gratry avec lequel il avait pu parler d'un rapprochement, que ce dernier trouvait juste et imposant. Il aimait à parler de la réception cordiale qu'il avait trouvée en Toscane chez l'abbé Lambruschini. Il entretenait des correspondances privées avec Augustin Cochin, Ch. de Montalembert, d'autres encore. De telles fréquentations ne pouvaient que l'entraîner dans le courant d'une conciliation¹.

Des inclinations personnelles l'y poussaient également. C'est ainsi qu'il approuvait l'usage de la confession, « ...pratique très ancienne dans la chrétienté et dont il est impossible de méconnaître le caractère bienfaisant. Qu'il est bon de pouvoir s'adresser à des hommes qui ont pris l'engagement solennel de tenir secrètes les confessions qui pourraient leur être faites à décharge de conscience². » Il n'éprouvait de même que du respect pour le culte des saints. « Dans ce monde invisible où se trouvent ceux qui ont quitté la vie de la terre, pouvons-nous demander leurs prières comme nous demandons celles de nos frères ici-bas ? Pouvons-nous dire aux habitants du royaume du ciel : Priez pour nous ?... Il est de ces espérances dont il est permis de s'enchanter soi-même. Prier des créatures sanctifiées de puiser pour nous à cette source de vie qui est Dieu, ce n'est pas les adorer. On ne

¹ cf. Unité du Monde Chrétien p. 166, 167, 168.

² Le credo des Chrétiens, Fishbacher 1901 p. 110.

leur demande pas de nous accorder des grâces mais d'en solliciter pour nous¹. »

Sa bonté instinctive le poussait enfin à rechercher en toute chose ce qui conduit à la paix. « Quand il s'agit d'âmes comme la sienne, nous écrivait un de nos vénérés maîtres², ce serait bien lourdement s'exprimer que d'introduire ce mot de tolérance, il faut dire bonté. » Tous les catholiques qui ont approché Naville ont toujours éprouvé la même impression, tel M. Deslandres : « Ce n'était pas seulement dans le domaine des idées qu'il recherchait ce qui pouvait rapprocher les hommes. Il savait que le cœur est ce qui les unit le plus... Lors de ma visite, il avait invité M. le curé du village français dont dépend Grange Gaby, son « curé » comme il disait avec le respect le plus profond : et sans doute, par la familiarité qui régnait entre eux, on sentait bien que les rapports ne devaient pas être rares entre le curé et son « paroissien ». Et tout d'abord nous nous tenons debout pour entendre le bénédicité du prêtre suivi de la prière protestante de l'aïeul... Sans doute quelque chose déchire le cœur à voir que la même prière ne peut suffire à tous et qu'il y a séparation entre âmes qui se sentent si voisines dans la communion aux sentiments supérieurs. Mais aussi le sens profondément religieux de ces âmes séparées se manifeste dans cette prière qui est un remerciement à Dieu, à notre Dieu commun, de ses bienfaits³. » A côté de sa bonté naturelle, peut-être y aurait-il lieu d'insinuer, très respec-

¹ Le credo des Chrétiens, p. 74, 75, 76, passim.

² M. le professeur Dumesnil de la faculté des lettres de Grenoble.

³ Deslandres. Chronique sociale de France, juin 1909.

tueusement, que celui qu'on appelait le « pape protestant » mettait une certaine coquetterie à parler de ses relations dans le monde catholique.

Un sentiment de justice et d'équité l'amène enfin à sympathiser ouvertement avec le catholicisme, à une heure où il le crut en butte à la persécution. Ceci nous conduit à parler maintenant de son attitude dans les luttes confessionnelles, et de ses plaidoyers en faveur du catholicisme, lorsque dans sa bonne foi, il en estima les droits méconnus et foulés aux pieds.

§ 2. Principales manifestations de cette sympathie

Lors des luttes politico-religieuses soulevées à Genève en 1872-1873, le gouvernement cantonal avait publié un projet de loi que Naville estime aller à l'encontre des droits des catholiques romains. On voulait leur imposer de force la constitution civile du clergé. Naville adresse alors au Conseil d'Etat un plaidoyer qui fut imprimé à un petit nombre d'exemplaires. Il y déclare que de semblables mesures sont tout à fait attentatoires à la liberté religieuse, étant donné qu'elles permettent à une assemblée politique de bouleverser la constitution d'une Eglise, pouvoir vraiment exorbitant. « Déclarer le suffrage universel source des pouvoirs ecclésiastiques, c'est se mettre en opposition avec la discipline catholique : c'est l'abroger d'autorité, c'est entrer dans une voie pleine de périls », et Naville proteste de toute son énergie contre cette « détestable politique de sectarisme et d'étroitesse, capable de conduire aux guerres de reli-

gion. » La veille même du plébiscite qui devait consacrer le vote de la loi ecclésiastique, le 22 Mars 1873, il fait paraître dans un journal de Genève, le « Bien Public », un article intitulé : « Quelques remarques sur la loi ecclésiastique proposée au peuple de Genève, par un adversaire de la loi. » Voici quel était en résumé le fond de cet article.

L'Eglise catholique n'a jamais admis et n'admettra jamais que le pouvoir civil règle seul un point quelconque de son organisation ecclésiastique, et c'est ce qui arriverait avec la loi proposée. Une fois celle-ci votée, Genève aurait rompu tout lien avec Rome. Si les catholiques genevois veulent se séparer, ils sont libres de le faire, mais il faut qu'ils se séparent et non qu'on les sépare. C'est à eux, non au peuple genevois, à en prendre l'initiative... — Malgré la généreuse protestation de Naville la loi passa le lendemain à 9081 suffrages contre 151. Il ne pouvait manquer de prévoir ce résultat : sa courageuse attitude en face de l'opinion publique n'en est que plus admirable.

Dans le cours de la même année, en 1873, il publie une lettre ouverte à un membre du Grand Conseil sur « la question de Notre-Dame. » « Notre-Dame a été construit avec l'argent des ultramontains, disait-il en substance. Si cet édifice est transmis à un culte dont l'hostilité contre Rome a été l'origine, les dons recueillis recevront une destination contraire à l'intention des donataires. Cette mesure est moralement injuste : y applaudir serait un acte de fanatisme. Que les catholiques romains soient privés d'un édifice construit à leurs frais et pour leur culte serait un scandale. La cession de Notre-Dame à la nouvelle Eglise a le caractère d'une spoliation légale. »

Le 20 Décembre 1877, il prononçait sur « l'Eglise romaine et la liberté des cultes » ¹ une conférence qui eut un très grand retentissement dans la Suisse romande, et y obtint surtout un succès de scandale. Il y répondait à l'objection suivante qui lui avait été faite au sujet de sa 5^{me} conférence sur le Christ : « Vous avez attaqué avec énergie la persécution religieuse et justement flétri l'inquisition. Vous avez démontré par une argumentation victorieuse, avec l'assentiment de votre auditoire, que toute violence en matière de foi est contraire à l'esprit du Christ. La persécution n'est-elle pas la conséquence naturelle des doctrines de l'Eglise romaine ? Si les catholiques redevenaient maîtres de la Société, ne recommenceraient-ils pas à faire de nos jours ce qu'ils ont fait dans le passé ? N'en résulte-t-il pas que les principes que vous défendez devaient vous conduire à attaquer le catholicisme ce que vous n'avez pas voulu faire ? » La réponse de Naville fut négative. Il l'avait formulée en 12 thèses accompagnées d'un commentaire explicatif et dont voici les principales. La persécution religieuse ne peut être accomplie que par l'Etat. C'est l'Etat qui seul dispose de la force pour persécuter. On a persécuté au nom de tous les cultes adoptés par l'Etat. L'Espagne et la France au nom de la Religion catholique, le Czar au nom de l'Eglise d'Orient. En Angleterre, les violences commises sur les catholiques sous le règne d'Elizabeth, de Marie la Sanguinaire et de Cromwell, égalèrent celles de l'Inquisition d'Espagne. A Genève, qui voulait être

¹ Brochure in 8° 1878, Cherbuliez. Genève.

catholique devait s'en aller ; qui voulait être protestant devait quitter Chambéry. — C'est principalement sur les 9^{me}, 10^{me}, 11^{me} et 12^{me} thèses que se concentrait la discussion. — Naville s'efforçait d'y démontrer que les parties de l'Encyclique et les articles du Syllabus concernant les rapports de l'Eglise avec le domaine civil ne sont pas de foi catholique. C'est un point sur lequel il est revenu à plusieurs reprises. Le concile n'a reconnu l'infaillibilité du pape, expliquait-il, que pour la définition d'une doctrine sur la foi ou les mœurs. Il a reconnu son autorité suprême, et non son infaillibilité, dans les choses qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise. Si le pape réclamait le privilège de son infaillibilité pour prononcer sur les rapports des pouvoirs civils avec la Religion, il sortirait de sa compétence telle qu'elle a été définie par le concile. L'infaillibilité qui lui a été attribuée ne s'étend pas à ces matières. Il peut donc y avoir des catholiques libéraux ; s'ils ne sont pas en faveur auprès du parti qui domine aujourd'hui dans leur Eglise, ils ne sont pas pour cela en dehors de la Foi de leur Eglise. Telle était l'argumentation de Naville ¹.

Nous le retrouvons en 1883 prenant la défense des

¹ En lisant les papiers personnels qui nous ont été communiqués, il nous a semblé qu'E. Naville ne s'était pas dissimulé le point faible de ce raisonnement. « Ces distinctions ne sont pas à la portée de tout le monde et le gros du peuple catholique inclinera naturellement à étendre sans aucune limite le pouvoir du pontife romain »... Il se pourrait aussi qu'un concile étendit l'infaillibilité du pape aux matières qui concernent les pouvoirs temporels et leurs rapports avec la Religion. « Ce serait assurément un grand malheur, et les esprits les moins prévenus contre Rome seraient obligés de s'écrier dans la langue de Corneille :

« Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain
Pour conserver encore quelque chose d'humain ».

Le catholicisme libéral. Manuscrit inédit page 67.

congrégations religieuses, et deux ans plus tard faisant paraître dans la « Revue Chrétienne » une série d'articles sur « la liberté des associations religieuses ». Il y rappelait les conclusions de sa conférence de 1877. « Mes thèses ont été assez vivement attaquées, ¹ mais il ne me semble pas qu'elles aient été réfutées, ni même directement discutées. A des arguments de droit formulés en termes précis on a opposé des faits, que je ne conteste pas et qui ne peuvent pas résoudre la question..... puisqu'il s'agit du droit et non du fait. » Dans son second article il prend parti pour les ordres religieux. « On dit que les religieux, par le vœu d'obéissance, font abdication complète des droits et des devoirs de la conscience individuelle, ce qui constituerait la destruction de la personnalité morale. C'est possible, mais c'est l'abus et non pas l'usage d'obéissance..... Les ordres religieux ont rendu des services considérables. Sans parler des œuvres religieuses, ils ont défriché le sol et ont civilisé les populations barbares. Ils ont conservé les traditions littéraires et scientifiques, A plus d'un égard leur action n'est plus nécessaire dans les pays civilisés..... mais la vie religieuse n'a-t-elle plus sa raison d'être dans les conditions actuelles de la civilisation ? Les ordres cloîtrés et contemplatifs doivent paraître absolument inutiles à ceux qui n'admettent pas l'efficacité de la prière pour les autres, mais les cloîtres ne peuvent-ils pas offrir un refuge utile à de grandes fautes ?... Les cloîtres

¹ Par M. Nyegaard en particulier dans un article de la « Revue Chrétienne » (tome XXV, année 1878 pages 439 et suivantes), où sont réfutées point par point, dans une argumentation serrée, chacune des vues du philosophe genevois.

sont un élément préservateur des grandes misères, folie ou suicide..... » ¹

Cette cause de la liberté des associations religieuses le préoccupait à un tel point que lors de son Jubilé, en 1891, remerciant les organisateurs de la fête, il parle presque exclusivement de cette question : « On a parlé des causes que j'ai cherché à soutenir dans ce monde : je ne peux plus mettre à leur service que les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, mais je voudrais les recommander aux jeunes..... Je ne me mêle guère de politique mais qu'il me soit permis de parler avec franchise. Je formule deux souhaits : 1° qu'une secte qui a fait beaucoup de bruit en Suisse rentre dans le droit commun, quitte à être remise à sa place si elle en sort ². 2° que Genève cesse d'être sur la surface entière du globe le seul point où les sœurs de charité soient dépouillées de leurs biens et expulsées du territoire. » Même dans un livre de philosophie : « les philosophies négatives », publié en 1900, au cours d'un chapitre consacré au mysticisme, après avoir démontré les dangers du quiétisme, il prend aussitôt la défense des religieuses carmélites et des ordres contemplatifs, qui ne songent pas à leur salut individuel et prient pour les autres ³.

M. Deslandres nous raconte enfin qu'il ne pouvait se désintéresser de ce qui se passait en France et que « l'énergie de son irritation contre la loi de 1901 et contre son auteur témoignait de l'ardeur de cette âme

¹ La liberté des associations religieuses. « Revue chrétienne » 1885 p. 155.

² Il s'agissait sans doute ici du mouvement « vieux catholique » dirigé par le Père Hyacinthe, dont Naville se montra toujours l'adversaire décidé.

³ Cf. Les philosophies négatives. Alcan 1900 p. 186.

de philosophe. A 85 ans, dans une conversation toute intime, au cours d'une promenade, je le voyais la voix vibrante, l'œil étincelant s'arrêter pour protester contre cette atteinte portée à ses deux idoles, la justice et la liberté, à lui protestant de la Suisse, en la personne de moines et de religieuses mises en France hors la loi de leur pays. Que des hommes, que des femmes, parce qu'ils avaient prononcé des vœux religieux puissent être chassés de chez eux et dispersés, cela lui paraissait une atteinte à la conscience humaine et cela le révoltait¹... »

§ 3. **Appréciation de cette attitude de Naville**

Ainsi que le fait remarquer M. Tophel, il y a donc un point où Naville n'a pas été un genevois de la vieille roche, en ce sens qu'il n'a jamais été « un mangeur de prêtres ». Il en venait même à passer pour un protestant par trop mitigé. A Genève on se demanda si l'on n'allait pas assister à une conversion éclatante. Lors de sa conférence sur « la liberté de conscience et l'Eglise romaine », il se trouva dans le public des gens pour insinuer que Naville était « un cryptogame catholique, un ultramontain, puisqu'il interprétait d'une manière si libérale les doctrines abominables du papisme ». Du côté de Rome on eut l'espérance de le voir devenir catholique. En terminant son article M. Deslandres s'étonnait qu'il n'en fût pas venu à cette résolution : « Il y a pour nous catholiques une angoissante question qui se pose en face d'un tel homme :

¹ Article cité.

pourquoi cet homme qui fut sans cesse si intéressé par le catholicisme, si voisin de lui, si curieux d'établir d'une religion à l'autre des points de contact, si en sympathie avec les plus séduisants esprits du catholicisme, resta-t-il à sa frontière sans la franchir ? »

Les craintes comme les espérances étaient vaines en effet. Naville resta toujours foncièrement protestant évangélique. Il a su voir et aimer ce qu'il y a de noble et de grand chez certains catholiques, qui lui ont appris à considérer leur Eglise sous un autre aspect que ses concitoyens : mais il n'a jamais incliné vers le catholicisme en tant que système d'autorité. « L'on ne saurait se méprendre sur mes intentions, écrivait-il à la fin de sa lettre sur la question de Notre-Dame. Je n'appartiens pas à l'Eglise romaine et je suis si peu ultramontain que je considère comme un malheur très grand, au double point de vue religieux et politique, la proclamation de l'infailibilité du pape ». Ailleurs encore, dans un article sur « le formalisme » il écrivait : « C'est toujours avec chagrin et inquiétude que je lis, en pays catholique, auprès des croix et des chapelles, des inscriptions promettant des indulgences aux fidèles qui auront répété là un certain nombre de pater ¹ ».

Un tel état d'esprit provoque l'étonnement et nécessite, à côté des considérations générales, que nous avons exposées dans notre 1^{er} paragraphe, quelques explications complémentaires. Il nous faut remarquer tout d'abord que les catholiques avec

¹ Revue chrétienne, janvier 1879, p. 81.

lesquels Naville s'est trouvé en rapports étaient des esprits larges et tolérants que n'effarouchait pas sa qualité de protestant. C'est qu'il y a deux catholicismes, et à toutes ses époques l'Eglise catholique a compté chez elle des croyants convaincus, qui, tout en restant profondément catholiques, savent admettre que l'on ne partage pas toutes leurs convictions. Ce sont ces catholiques libéraux que Naville eut surtout l'occasion de fréquenter. Nous devons observer, en effet, que ces personnalités dont il aimait à dire qu'« il avait trouvé chez des catholiques plus de largeur d'esprit que chez nombre de protestants », ont été pour la plupart plus ou moins officiellement répudiés par l'Eglise catholique. C'est par eux néanmoins, et à travers eux, qu'il s'était fait du catholicisme une idée si favorable.

On sait aussi avec quelle facilité les catholiques savent auprès d'un protestant présenter leurs dogmes et leurs cérémonies sous un angle qui peut leur paraître acceptable. Nous en trouvons une preuve, entre beaucoup d'autres, dans la conversion de Turrenne qui changea de religion, pour avoir lu et étudié « l'exposition de la doctrine catholique », ouvrage dans lequel Bossuet dissimulait habilement tout ce qui risquait de tenir à distance la conscience d'un huguenot. Nul doute que Naville n'ait été pareillement influencé par des lectures ou des conversations analogues.

L'on peut constater, en outre, que pour se faire tolérer dans les pays protestants, l'Eglise romaine sait se plier à certaines exigences qu'elle n'accepte pas

dans les pays latins¹ ; or c'est dans un centre protestant que Naville l'a surtout connue.

Dans sa grandeur d'âme et sa générosité de cœur il crut voir en diverses circonstances les droits des catholiques méconnus, comme il arrive trop souvent là où deux partis sont en présence, et où le plus faible est l'objet de tracasseries de la part de la majorité : de là ses sympathies pour ceux qu'il regardait, avec quelque apparence de raison, comme des persécutés.

Il faut signaler, enfin, qu'avec son tempérament de philosophe, Naville se tenait avant tout dans le sphère des principes et dans la logique des idées. Dans sa défense de l'Eglise romaine il se plaçait, disait-il, sur le terrain du droit et non celui des faits. Quand on lui demandait : « si les catholiques revenaient au pouvoir ne recommenceraient-ils pas à faire de nos jours ce qu'ils ont fait dans le passé ? » il répondait : — « la logique ne les y obligerait pas » —. Sans doute la logique est avec lui ; mais non seulement il oubliait ainsi, de parti pris, les faits et l'histoire, mais il voulait encore ignorer absolument toute politique ecclésiastique. C'est ce que critiquait chez lui, avec une perspicacité égale à sa compétence, le savant historien du protestantisme français, M. Frank Puaux, dans une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser : «..... J'ai connu Ernest Naville et gardé de sa noble parole un souvenir très fidèle. Ce philosophe si

¹ Il est des villages suisses par exemple où les protestants célèbrent leur culte dans la chapelle où quelques instants auparavant un prêtre vient de dire la messe. Ce « simultaneum » fut également pratiqué dans quelques Eglises d'Alsace.

éminent avait à mon sens un défaut assez grave — « Je ne lis pas les gazettes, » disait-il, — Or il faut compter avec les réalités de la vie, si désagréables soient-elles. Un système ne se tient debout qu'à la condition de répondre aux nécessités de cette vie. C'est ainsi qu'il n'a jamais compris le catholicisme politique si différent du principe chrétien du catholicisme. Je me rappelle lui avoir dit un jour où il exposait sa thèse devant Charles Secretan : — « Quelle valeur n'aurait-elle pas si un cardinal la faisait sienne ! » — mais qu'est donc cette critique en présence du service admirable rendu à la foi chrétienne par son apologétique étrangère à tout sectarisme des écoles... »

Oui, certes ses services furent admirables et de bien des manières, et malgré les justes critiques qui viennent de lui être adressées, ils le furent spécialement aussi dans ses tentatives de rapprochement. Il n'est jamais inutile, comme il l'a fait, d'éclairer des questions obscurcies par les préventions des partis, et de témoigner de la bienveillance à ceux qui vous jugent mal. Ce n'est pas en dilettante, moins encore par amour du paradoxe, qu'il fit entendre sa voix en faveur de l'Eglise catholique, mais bien plutôt dans le noble but de pacifier les esprits. Sa vie, toute de bonté, en même temps que ses écrits, tendirent au rapprochement des deux Eglises qu'il avait unies dans son cœur. D'une part, il fit comprendre aux protestants que, sans être un esprit faible, on peut apprécier le catholicisme et qu'ils auraient tort de n'y voir qu'erreur et superstition. D'un autre côté, en raison de la sympathie qu'il leur témoignait, il exerça une très grande

influence sur nombre de catholiques. Ses livres ont libre cours dans leurs presbytères : on ne saurait en dire autant que de bien peu d'ouvrages protestants. Naville fit donc rejaillir sur les Eglises de la Réforme quelque chose de l'estime qu'il s'était attirée sur lui-même. Ce fut un philosophe vivant sa philosophie, a-t-il été dit : ce fut surtout un chrétien vivant son christianisme, et s'appliquant à réaliser le but proposé par Jésus-Christ : « Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul berger. » (Jean x. 16).

CHAPITRE II

L'INCRÉDULITÉ

ET LES DIVISIONS DE LA CHRÉTIENTÉ

Jésus connaissant leurs pensées leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne pourra subsister.

Matth. XII v. 25. cf. Marc III 24.

Luc XI. 17.

Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous ne soyez détruits les uns par les autres.

Galates V. 15.

Soyez toujours prêts à répondre pour votre défense, mais avec douceur et respect, à tous ceux qui vous demandent raison de l'espérance qui est en vous.

I Pierre III 15.

§ 1. *L'incrédulité* : Le matérialisme — Le scepticisme — L'irréligion ne végète pas dans l'ombre — Ses funestes conséquences au point de vue pratique — Toutes les communautés chrétiennes sont l'objet de la même haine.

§ 2. *Divisions de la chrétienté* : Au lieu de se liguer contre l'ennemi commun, protestants et catholiques se déchirent entre eux — Ces divisions constituent le thème d'une incrédulité railleuse — Elles amènent l'école sans Dieu — Elles nuisent au développement des missions — Les théologiens protestants l'ont compris — Naville reste un apologiste impartial.

§ 3. *Appréciation* : Les considérations de Naville sont toujours actuelles — Citation de M. Augagneur — Est-il possible de renoncer à toute controverse ? — Confusion entre catholicisme et christianisme — Nécessité de répondre aux calomnies dont le protestantisme est l'objet — Opinion de M. Vaucher.

§ 1. L'incrédulité

Nous venons d'indiquer quelques-uns des motifs qui ont amené Naville à se rapprocher du catholicisme. Il ne s'agissait guère, jusqu'ici, que de questions de sentiment. Touchant maintenant au cœur même de notre sujet, nous avons à relever que la raison primordiale qui lui fit regarder cette entente comme urgente et nécessaire, ce fut sa vocation d'apologète. Le flot de l'irréligion montait comme une marée menaçante. Il n'était pas trop, pensait-il, des efforts réunis de tous les croyants pour lui opposer une digue suffisante.

L'athéisme, en effet, se présente à ses yeux sous la forme de plusieurs colonnes d'attaque. L'adversaire le plus militant c'est le matérialisme. Sa tactique consiste à s'appuyer sur les progrès de la science pour s'en faire une arme contre toute idée spiritualiste et partant contre toute foi religieuse. C'est ainsi que ses meneurs interprètent à leur façon les découvertes de la physiologie pour supprimer toute distinction entre l'âme et le corps, les doctrines de l'évolution pour affirmer que l'homme procède de l'animal et celui-ci de la matière inorganique sans l'intervention d'aucun principe directeur, les données des sciences physiques pour soutenir qu'il n'est pas d'autre réalité que la matière, et que ses mouvements et les lois qui la régissent servent à tout expliquer. En se servant de tels procédés de charlatan, il ne leur est pas difficile de proclamer qu'il n'y a pas lieu de croire en une vie future, parce qu'à la mort tout ce qui constitue l'homme retourne à la matière, et que la croyance en une existence au delà de la tombe est une fable inventée

par les prêtres. Attendu qu'il n'est pas d'autre science que la mécanique, la physique et la chimie, et qu'en conséquence l'univers n'a d'autre origine que la matière en mouvement, il faut rejeter les vieux dogmes de la création et d'un Dieu providence. C'est la négation absolue et non dissimulée de toute doctrine spiritualiste et de toute conviction religieuse.

S'il ne se montre pas toujours nettement antireligieux, le Positivisme n'en est pas moins lui aussi, sous une forme assurément moins grossière, un puissant facteur d'athéisme. Ses adeptes prétendent repousser toute doctrine dépassant l'expérience. Il faut se borner à la constatation des faits, disent-ils, car au delà il n'y a rien à chercher ni à trouver, et s'en tenir à la simple mise en ordre de nos connaissances. L'infini, la perfection sont des idées de notre cerveau. Nous possédons ces idées, c'est un fait, mais nous ne pouvons rien savoir d'un objet qui leur correspondrait. Y a-t-il un être infini, absolu, supérieur à notre expérience ? c'est là un problème insoluble. Les croyances religieuses ne sont que des manifestations de phénomènes psychiques qui ne répondent à aucune réalité objective : regarder au delà de ce monde c'est s'aventurer sur un océan inconnu et sans limites, sans avoir ni vaisseau ni voiles pour le traverser. Ainsi donc ce système en vient pratiquement, malgré ses principes, à la négation de Dieu qui n'y est envisagé que comme une superstition. En fait, il refoule indistinctement tous les élans de la conscience et du cœur vers la Religion.

A côté du panthéisme, qu'il désignait sous le terme d'idéalisme, Naville signale encore le scepticisme,

l'indifférence et le dilettantisme comme d'autres manifestations de l'incrédulité. Les uns se livrent à l'étude des religions et de leur histoire, mais se contentent de les observer en amateurs, à titre de curiosité : d'autres se désintéressent complètement de ces questions, et les plus courtois relèguent Dieu, avec dédain, dans le domaine de la poésie. Le résultat le plus net et le plus évident de toutes ces doctrines, c'est la guerre déclarée à toute idée religieuse. Les croyances sont des vieilleries incompatibles avec la civilisation. La terre suffit, plus de ciel ; l'homme se suffit, plus de Dieu ; la réalité suffit, plus de chimères ; il faut se contenter du monde tel qu'il est ; aussi concluait E. Naville : « Nous avons le triste spectacle d'une grande révolte des intelligences contre Dieu. »

Que, dans le silence de leurs cabinets, matérialistes positivistes et dilettantes se ruent à l'assaut des réalités de l'ordre spirituel et, s'imaginant en avoir fait table rase, se félicitent de leur effondrement, il n'y aurait pas lieu de s'en effrayer outre mesure. Mais le côté grave de la situation c'est que leur irréligion ne végète pas dans l'ombre. Leurs doctrines erronées et malfaisantes répondent trop bien aux plus viles passions de la nature humaine pour ne pas recruter de nombreux adhérents. Elles s'étalent et propagent leurs germes de destruction dans les périodiques les plus répandus. Journaux et revues publient des productions d'athéisme, sans scrupule de la part de leurs rédacteurs, et sans aucun scandale de la part des abonnés. Le journalisme a cessé d'être une mission pour devenir une industrie, et, sans respect pour aucun principe, en arrive à fausser dans les esprits

les notions du bien et du mal. L'irréligion s'infiltré dans toutes les classes de la société, s'affirme dans les assemblées populaires, dans le monde savant et ouvrier. Il se fonde des sociétés de libre pensée, où l'on tient pour axiome l'inanité de tout dogme chrétien et où l'on n'est libre qu'à la condition expresse de n'accepter aucune des idées religieuses généralement reçues. « C'est le carnaval de la langue et le bal masqué des mots », car ne sont admis au titre de libres penseurs, que les hommes étrangers ou hostiles à la foi, et qui « croient sur la parole d'autrui que le temps est venu de ne plus croire à rien. »

Si la pensée s'abîme dans le doute, la nuit se fait également dans la conscience. L'obligation morale est l'objet de négations absolues. Ce ne sont pas seulement les croyances religieuses qui sont en péril, mais, conséquence inévitable, la règle des mœurs est minée dans son fondement. On en arrive à s'abandonner au spectacle des faits et à la glorification du succès. Il est possible que certains matérialistes soient des hommes moraux, mais c'est l'exception, car, dans une doctrine fausse, l'inconséquence finit toujours par réapparaître. Du matérialisme théorique découle nécessairement le matérialisme pratique. Que feront des hommes pour qui il n'y a ni liberté, ni responsabilité, ni vie future, ni Dieu ni maître, et pour lesquels les notions de devoir et de péché sont des expressions vides de sens ? Ils chercheront à jouir des plaisirs des sens et l'on peut le deviner à leur enthousiasme pour les passions de la chair.

« Bref la lutte contre la foi commune à tous les chrétiens existe, vive et puissante. Ses proportions

croissent de jour en jour de manière à épouvanter ceux qui en suivent le développement. On nie Dieu, on nie Jésus-Christ, on nie la vie éternelle : les bases de toute foi religieuse sont ébranlées. De tous les grands courants de la pensée qui s'agitent autour de nous, il n'en est pas un seul qui n'aille à la négation du Dieu personnel, et ce n'est pas dans l'ombre que se produisent ces doctrines ! ¹ »

§ 2. Les divisions de la Chrétienté

La guerre déclarée à toute idée religieuse, et même au seul nom de Dieu, prouve bien que toutes les communautés chrétiennes sont l'objet de la même haine. Ce n'est pas à telle ou telle Église que l'on en veut, c'est à toutes les Eglises ². « ... Voilà bien des courants hostiles s'écrie alors Naville. Jamais les chrétiens n'auraient eu plus besoin d'être unis, jamais il n'ont été plus divisés. Ils perpétuent entre eux les luttes confessionnelles. Ils emploient une bonne partie de leurs forces à des combats fratricides. Le christianisme est semblable à une forteresse contre laquelle des corps d'armée s'avancent de tous les points de l'horizon. Que fait-on dans la forteresse ? Hélas ce que faisaient les Juifs à l'époque du siège de Jérusalem. Trois fac-

¹ Vie éternelle p. 248.

² Dans un article sur le cléricalisme « Revue chrétienne, 1895 p. 327 ». Naville fait remarquer, non sans raison, que ce mot de cléricalisme qui désignait primitivement la soumission à l'influence d'un clergé quelqu'il soit, finit par signifier dans le langage courant toute profession de foi religieuse. Tout ce qui est religieux finit par être qualifié de clérical, de même que « laïc » n'a pas tardé à être employé dans le sens d'irreligieux. Naville montre par quelles étapes a passé ce mot de cléricalisme qui signifiait la tendance à subordonner l'autorité temporelle à l'autorité ecclésiastique, et exprime maintenant l'attachement à la Religion au sens le plus général de ce terme.

tions rivales se disputaient entre elles tandis que les armées romaines assiégeaient la ville. Telle est l'image trop fidèle de l'état de la chrétienté de nos jours ¹. »

Tandis que tous ceux qui se réclament de Jésus-Christ devraient se liguier pour repousser les attaques de l'incrédulité et les réduire à néant avec l'aide de leur divin maître, il est des hommes qui sont d'abord catholiques ou protestants avant d'être chrétiens. Il est un protestantisme négatif qui ne garde de son passé que le côté combatif à l'égard de l'Eglise romaine. Celle-ci, de son côté, épie toutes les occasions de conversion. Il est des protestants qui ne voient dans le pape que l'ante-Christ, et des catholiques qui ne voient dans la Réforme que l'œuvre de Satan. Ils n'admettent pas qu'en dehors de leurs croyances, acceptées dans tous leurs détails, il puisse exister une influence réelle de l'esprit de Dieu. Dans leur opinion, l'élément chrétien est totalement absorbé par leur Eglise. On s'attache aux détails qui divisent : on met plus d'importance aux infiniment petits qu'aux convictions primordiales. « La chrétienté est tristement divisée. Des clochers rivaux s'élèvent dans les villes et dans de simples villages, comme le symbole visible de cette division ². »

Ces luttes fratricides ne sont pas seulement navrantes en ce qu'il est toujours triste de voir des frères se disputer, mais encore parce qu'elles offrent des armes redoutables aux adversaires de la Religion et constituent le thème d'une incrédulité railleuse. Attirer l'attention sur le fait de cette opposition et des hosti-

¹ Le Christ. Cherbuliez-Genève 1878, p. 25.

² L'unité du monde chrétien, page 106.

lités qui en sont le résultat, est devenu un lieu commun pour tous les adversaires du christianisme. Ce n'est pas tout, l'incrédule ne se contente pas de tourner en ridicule les assauts que se livrent entre eux les gens d'Eglise : il en tire profit. Il justifie par là l'école sans Dieu, que Naville appelle « une des plaies de la société contemporaine et une des expériences les plus redoutables que l'on puisse tenter ¹. » On ne doit enseigner, dit en effet l'homme irréligieux, que des choses sur lesquelles tout le monde est d'accord. Les catholiques et les protestants passent leur temps à se disputer : par conséquent, pas de religion à l'école.

Une autre conséquence non moins déplorable de ces luttes confessionnelles, c'est d'opposer un sérieux obstacle à la propagation de l'évangile en terre païenne. « Il semble parfois que les missionnaires des cultes se suivent comme à la piste pour gâter mutuellement leur travail. On dirait des individus affamés qui entrent dans un même verger et se précipitent vers les mêmes arbres pour se les disputer. Que l'on se figure des païens qui soulèvent un peu le voile épais de leurs superstitions, qui commencent à se former en communautés chrétiennes et qui voient arriver des missionnaires d'un autre culte chrétien qui leur disent qu'ils ont été mal instruits, et cherchent à leur persuader qu'eux les nouveaux venus leur apportent seuls la bonne doctrine. Quel trouble dans l'esprit de ces pauvres gens. Leur pensée demeure en suspens et Christ risque d'être oublié ². »

¹ L'unité du monde chrétien. In. p. 111.

² Le Christ, p. 178.

Les Eglises chrétiennes manquent donc à leurs obligations en nourrissant des sentiments hostiles les unes à l'égard des autres. Les catholiques devraient comprendre que le danger n'est pas pour eux dans le protestantisme, et les protestants que leur adversaire le plus redoutable n'est pas le catholicisme. Comme l'écrivait déjà Vinet, « ils ont un ennemi commun : l'athéisme, qui, du tumulte des passions, élève sa tête hideuse et promène ses regards satisfaits dans un siècle sans foi ¹. » « Quand un pays se trouve menacé dans son indépendance, on voit souvent les citoyens des différents partis faire trêve à leurs divisions et réunir leurs efforts pour veiller au salut commun de la patrie. Ne devrait-il pas en être de même, quand il s'agit de défendre les grandes doctrines qui sont le fondement des espérances de la patrie éternelle ² ? »

Le premier pas à faire serait de renoncer à l'âpreté des controverses. Naville se plaît d'ailleurs à constater que l'esprit d'impartialité et de tolérance tend à se répandre, et que l'on n'en est plus comme autrefois à déclarer que tout le bien est d'un côté, sans mélange de mal et tout le mal de l'autre sans mélange de bien. S'il est des protestants sectaires, il en reste peu pour traiter les évêques d'ânes mitrés et cornus, comme le faisait jadis Luther. Les théologiens protestants renoncent de plus en plus aux procédés virulents de la polémique d'autrefois. Naville cite ici Auguste Bouvier qui, dans un ouvrage sur « la controverse de l'avenir », recommande une controverse plus pacifique que

² Unité du monde chrétien, p. 103, citation de Vinet.

³ Id. conclusion de l'avant propos, p. VIII.

celle du passé, Grétilat, qui déclare que les chrétiens ne doivent pas se séparer les uns des autres à propos de doctrines secondaires, Alexandre Vinet, un adversaire déclaré du catholicisme, et qui reconnaît néanmoins la nécessité d'une lutte commune entre catholiques et protestants contre l'irréligion, etc... Il convient toutefois d'observer que Naville ne peut guère relever ensuite comme manifestation de l'esprit de tolérance dans le parti catholique — et en dehors des ouvrages de ses amis que nous connaissons déjà comme des esprits avancés — qu'un traité d'apologétique recommandé par Mgr Dupanloup, bien qu'il contienne des pensées de quatre savants protestants et une collection de réflexions religieuses groupées par l'abbé Migne au nombre desquelles figurent quelques citations de Saurin et de Chalmers. On le voit, il faut ici se contenter de peu ¹.

Avant de nous demander s'il est vraiment désirable et possible que protestants et catholiques fassent taire entre eux toute controverse pour s'attaquer de concert à l'impiété, notre devoir est de constater que Naville a su, pour sa part, se tenir en dehors de toute position ecclésiastique. Ce n'est pas seulement parce qu'il estimait que son témoignage aurait plus de poids venant d'un philosophe qu'il avait donné sa démission de pasteur; c'était aussi pour affirmer, par là, son intention bien arrêtée de ne pas se faire l'apologète de la seule religion protestante, mais de la foi chrétienne en général. Chaque fois qu'il en avait l'occasion il se présentait ainsi au public et recomman-

¹ Unité du monde chrétien Comparer p. 192, 193 et p. 165

daît cette attitude comme la plus digne et la plus efficace ¹.

§ 3. **Appréciation**

Les considérations de Naville sont toujours actuelles. Sans tomber dans le lieu commun de bien des prédications qui consiste à dénoncer avec véhémence les progrès de l'impiété ; sans nous laisser entraîner dans un pessimisme exagéré, que viendrait démentir le réveil des idées spiritualistes que l'on s'est plu à relever dans la littérature, les arts et la philosophie, il faut être vrai et constater qu'à l'heure actuelle E. Naville n'emploierait pas des couleurs moins sombres qu'autrefois pour dépeindre les combats que l'athéisme et l'incrédulité livrent à tous les hommes religieux quels qu'ils soient, sans distinction de culte ². Ce n'est pas à telle ou telle forme de la Religion que l'on s'en prend, c'est à toutes. C'est l'idée religieuse elle-même, ce sont les principes fondamentaux de toutes les Eglises chrétiennes, qui sont attaqués.

Or, en présence de l'incrédulité qui, elle, est une, il n'y a pas à le contester, les Eglises se divisent et s'excommunient. Les images si frappantes qu'employait Naville pour flétrir l'inconséquence des croyants qui s'entre-déchirent, sous les yeux et à la plus grande

¹ C'est là un point que nous avons suffisamment développé dans un travail précédent, au chapitre intitulé précisément : « Impartialité confessionnelle de l'apologète. » Il nous paraît dès lors inutile d'insister plus longuement. cf. Ernest Naville apologète. Kündig 1911.

² De même qu'il y a deux catholicismes, il y a deux « libre pensée » : la libre pensée grossière et matérialiste et la « pensée libre » idéaliste. Autant la première nous est odieuse et nous répugne, autant nous sympathisons avec la seconde dont les représentants poursuivent un idéal semblable au nôtre.

joie de leurs adversaires conservent, tout leur à propos. Il ne se trompait pas en déclarant que ces divisions sont le thème d'une incrédulité railleuse. Rien n'est changé. Les athées trouvent là des armes dont ils ne se font pas faute de se servir. Nous en avons une preuve, entre beaucoup d'autres, dans ces paroles qu'adressait à ses électeurs un libre penseur de marque, au cours d'un discours qu'il prononçait à Lyon : « La paix religieuse n'existe pas. Elle ne peut exister que par la défaite définitive des Eglises, et même, il faut avoir le courage de l'avouer, que par la défaite définitive de l'idée religieuse. Pourquoi l'instituteur respecterait-il les Religions alors que les Religions ne se respectent pas entre elles ? L'idée religieuse est un danger social. Elle est génératrice de haines sauvages non seulement entre les citoyens, mais encore, entre les membres d'une même famille. Elle provoque souvent des séparations violentes et douloureuses... L'Eglise est actuellement le principal obstacle au progrès ¹. » Bien que rebattu, cet argument qui met à vif l'une des plaies du monde chrétien, produit toujours sur l'esprit des foules l'effet qu'on en attend.

Il n'est pas de chrétien qui puisse, en conséquence, considérer sans en souffrir cruellement, le douloureux spectacle des dissensions intestines de la chrétienté. Tous ceux que n'aveuglent pas le fanatisme et l'esprit de parti, sont obligés de convenir qu'il serait urgent de réaliser le bel idéal d'entente fraternelle, que dans sa grandeur d'âme le philosophe chrétien ne cessait

¹ Citation tirée de la conférence de M. Doumergue. Op. cit. p. 416, 417.

de proposer en face d'un péril dont personne ne peut méconnaître la portée ni le danger.

Est-ce à dire que dans l'état actuel des choses il soit possible et désirable de renoncer à toute controverse ? — Nous ne le croyons pas, et bien qu'il nous en coûte, nous sommes obligés d'adresser respectueusement à notre auteur quelques critiques sur ce point. Jamais en effet, il ne s'est demandé s'il n'y aurait pas quelque chose de fondé dans les attaques de ses coreligionnaires contre le catholicisme, et si l'incrédulité ne viendrait pas, en quelque mesure, de certains procédés employés par l'Eglise romaine. Certes, nous comprenons que, retenu par des sentiments profondément respectables, il n'ait pas formellement accusé cette dernière, dans son article sur « le cléricalisme », d'être la cause principale des altérations successives du sens de ce terme. Comme le relevait M. Pillon dans le numéro suivant de la même revue, au cours d'un article portant le même titre, il y a là néanmoins quelque chose qui nous surprend. Disons tout au moins que sa bonté naturelle, son généreux désir de conciliation, et sa haine pour toute étroitesse l'entraînent et l'aveuglent parfois au point de lui cacher la réalité des faits.

Ce n'est un secret pour personne que les coryphées du matérialisme et de l'athéisme ont été détournés et dégoûtés de la religion en général, par les pratiques de l'Eglise romaine où tous ont été élevés, et dont ils conservent l'empreinte. Il n'est pas moins vrai que, de certaines superstitions catholiques, les incrédules

se font une arme contre le christianisme. On ne peut laisser se perpétuer ainsi cette confusion entre catholicisme et christianisme! Il y a danger à solidariser étroitement ces deux termes. Protester est une nécessité et nous devons insister sur tous les points que nous condamnons chez cette Eglise sœur. La méthode apologétique de Naville qui consistait à défendre, non le symbole d'une église particulière, mais la foi commune aux fidèles de tous les âges et de toutes les confessions, est admirable sans doute ; mais elle ne peut, hélas, être toujours suivie. S'interdire toute polémique lui était possible à Genève, attendu surtout que d'autres se chargeaient suffisamment de l'employer à sa place. Faire un devoir à tout orateur protestant d'imiter cette attitude serait un conseil néfaste autant qu'erroné.

Le protestantisme est d'ailleurs, de la part des catholiques, l'objet d'attaques violentes et souvent aussi de calomnies. Il suffit de parcourir la liste de leurs ouvrages d'apologétique pour constater qu'à leur avis les protestants sont des adversaires redoutables de la foi, au même titre que les athées les plus militants. De leurs sermons, de leurs cathéchismes et de leurs journaux, s'élève contre nous un souffle de haine et d'insulte. Ce sont là chez eux choses courantes ¹. La seule excuse que l'on pût invoquer pour atténuer les paroles injurieuses adressées par le pape à nos réformateurs, dans son encyclique « *Editæ sæpe*

¹ Il n'est pas rare de les entendre parler de « ces admirables guerres de religion qui ont délivré la France de l'hérésie » ou déclarer encore que « la Saint-Barthélemy fut une nuit splendide pour l'Eglise et la patrie... » etc. Nous ne parlons pas de leurs affiches, et des feuilles cléricales où le protestantisme est souvent traité en termes orduriers.

Dei, » (mai 1910), eût été que semblables propos ont libre cours dans les séminaires et dans les ouvrages d'instruction religieuse. Il serait lâche, et ce serait fouler aux pieds non seulement notre dignité mais les droits sacrés de la vérité, de rester comme des chiens muets devant de semblables calomnies ¹. Notre devoir est de répondre avec énergie à tous ces blasphèmes.

S'en suit-il que nous devons adopter la même attitude et les mêmes procédés que l'on emploie à notre égard ? Cela ne serait pas chrétien. Comme l'écrivait M. Paul Sabatier : « il n'est pas nécessaire d'être un forcené papiste, pour trouver une saveur désagréable à certaines tournées de conférences tapageuses données par des capucins convertis au protestantisme... Les crimes des papes excitent de trop faciles applaudissements ². » Il est des conversations anti-catholiques qui sont vraiment choquantes et bien vulgaires. Parce que l'on se conduit parfois vis à vis de nous avec trop peu de tact, ce n'est pas une raison pour nous servir à notre tour d'expressions de commis voyageurs en athéisme. Mais, il faut le dire, ce sont bien plutôt les catholiques qui ont besoin d'être catéchisés sur ce point ³. Le monde protestant

¹ Il est de toute nécessité qu'aux calomnies dont nos Eglises sont parfois l'objet nous opposions la vérité et relevions les accusations injustes. C'est une tâche qui exige à côté de grandes qualités oratoires un tact parfait et une grande connaissance des méthodes de polémique employées par le catholicisme. Nos Eglises ont eu le privilège de posséder un grand nombre de tels champions. Aujourd'hui encore elles peuvent compter sur le talent et l'érudition du président de la Société de l'histoire du protestantisme français, M. Frank Puaux qui assume cette lourde et noble tâche. A côté de M. le professeur John Viénot nous aimons à relever les noms de quelques pasteurs qui se sont levés, lorsque le besoin s'en faisait sentir, pour répondre aux calomnies dont le protestantisme était l'objet : MM. Messinès, Tarrou, Ernest Bertrand, etc.

² Paul Sabatier : *L'orientation religieuse de la France actuelle*, p. 218-219, Armand Colin, in-12, 1911.

³ Ce n'était pas là l'idée de Naville. Bien qu'il en critique la part d'exagération, il reproduit et semble partager l'opinion de Zinzendorff : « Les

a compris que la controverse utilise parfois des armes qui blessent le cœur et que la libre pensée se charge de démontrer les erreurs et les fautes de l'Eglise romaine. Peut-être même s'est-on beaucoup trop avancé dans ce sens, en n'accordant à la polémique qu'une place très restreinte dans le domaine de la théologie pratique. Entre faire de la mauvaise controverse et n'en pas faire du tout, il y a un milieu : en faire de la bonne. E. Naville était bien obligé de reconnaître lui-même que « les controverses sont choses naturelles qui dureront autant que les hommes ne seront pas d'accord sur l'objet de leur foi. ¹ »

L'irénique ne doit pas remplacer la controverse mais la seconder. Elle n'en est pas la contrepartie mais le complément. Comme le dit excellemment M. Vaucher : « L'erreur peut être profonde, elle peut revêtir des formes haineuses et blasphématoires qui nous révoltent. La perspicacité du polémiste lui permettra de voir ce qu'il y a de bon, sous ces formes souvent repoussantes, et de saluer l'aspiration vers le

catholiques ont à la bouche et sur leur drapeau des anathèmes contre leurs adversaires, mais en pratique, ils traitent souvent ceux-ci avec beaucoup d'équité. Nous autres protestants nous mettons la liberté sur nos lèvres et sur notre enseigne, mais s'agit-il de passer des paroles aux actes, il y a parmi nous, je le dis les larmes aux yeux, des gens qui sont de vrais bourreaux de consciences. » Naville relève qu'il n'a pas rencontré de protestants qui soient des bourreaux de consciences et qu'un grand nombre de catholiques ne méritent pas les éloges de Zinzendorff. De notre côté nous ne nierons pas ce que l'on a appelé « la morgue protestante », mais il est entre beaucoup d'autres, un fait bien significatif. Tandis que les prédicateurs catholiques trouvent toujours moyen de placer, dans leurs sermons, des sarcasmes et des blasphèmes à l'égard du protestantisme, sans la moindre désapprobation de leurs auditeurs, il est bien peu de pasteurs qui se permettent le moindre écart de langage à l'égard du catholicisme. Si par hasard une parole un peu vive venait à leur échapper tel ou tel de leurs paroissiens ne se ferait pas faute de les en blâmer.

¹ Unité du monde chrétien, p. 273. Naville ajoutait : « Mais des controverses entre chrétiens devraient avoir toujours pour devise : la vérité dans la charité, il est des ouvrages de controverse qui ont ce caractère il serait à souhaiter que ce fût le cas pour tous. »

vrai, cachée sous toutes ces erreurs. Ce n'est pas là chose secondaire pour le polémiste. C'est au contraire une partie essentielle de sa préparation à sa tâche. S'il y manquait il ne comprendrait qu'imparfaitement ses adversaires et l'on ne peut bien combattre que ce que l'on a bien compris. Sans sympathie il ne serait pas équitable et l'on ne lutte bien pour la vérité que lorsqu'elle est fondée sur l'équité¹. »

Ce ne sont ici que des réserves, sans bien grande importance relativement au but si noble et si élevé que poursuivait Naville. Si nous ne pouvons pas toujours le suivre dans les sentiers qu'il nous a frayés, ce sont du moins les sommets, vers lesquels il dirige nos regards, que nous devons nous efforcer d'atteindre.

¹ M. Ed. Vaucher « De la Théologie pratique », libr. Fishbacher, 1893, in-8° pages 246-247.

CHAPITRE III

L'UNITÉ DU MONDE CHRÉTIEN

Comme le corps est un tout en ayant plusieurs membres et comme tous les membres du corps bien qu'ils soient plusieurs ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ.

1 Corinthiens XII, 12.

Puisqu'il y a parmi vous de la jalousie et des dissensions, n'êtes vous pas charnels et ne vous conduisez-vous pas à la manière des hommes ?

1 Corinthiens III, 3.

§ 1. *L'unité du monde chrétien est désirable et possible en droit selon Naville* : Elle est possible en droit. — Ce qui sépare les protestants des catholiques. — Les points communs : foi commune, le symbole des apôtres. — Unité de sentiments, l'oraison dominicale. — Unité de l'enseignement moral, le sommaire de la Loi.

§ 2. *L'unité du monde chrétien n'est pas encore réalisable en fait* : Le moment où semblable projet pourra être réalisé échappe aux vues de Naville. — Au lieu d'union l'accord, l'harmonie. — Signes de rapprochement.

§ 3. *Moyens pratiques de travailler à un rapprochement* : Prendre connaissance des faits. — Se préserver de l'esprit de parti.

§ 4. *Appréciation* : L'unité du monde chrétien est désirable. — A quel point de vue ? — Est-elle possible en théorie ? — Une confédération d'églises est-elle réalisable ? — A défaut de l'unité, les chrétiens des diverses confessions peuvent sympathiser entre eux.

§ 1. L'unité du monde chrétien est désirable et possible en droit.

Il n'est pas seulement nécessaire que les chrétiens des diverses Eglises renoncent à toute polémique,

pensait E. Naville, mais la réunion d'eux tous dans la profession d'une même foi et la pratique d'un même culte s'imposait à lui comme un idéal. Sans doute la diversité des cultes est un fruit de la liberté qui est un bien, mais de cette diversité découle parfois l'opposition qui est un mal. Cette opposition est déplorable en ce sens qu'elle épuise les forces des chrétiens qui feraient mieux de les consacrer à lutter de concert contre l'incrédulité, car pour être forts il faut être unis.

Il n'est pas naturel non plus que des hommes qui se considèrent comme les enfants du même Père céleste et les disciples du même Sauveur ne se réunissent pas dans les actes d'une adoration commune. L'unité idéale et même visible de toutes les Eglises répond à l'idée essentielle et fondamentale du christianisme. Elle devrait être en conséquence le but par excellence de tout chrétien. « Qu'ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et que je suis en toi ; afin qu'eux aussi soient en nous, pour que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé ¹ », c'était le désir qu'exprimait Jésus-Christ dans sa prière sacerdotale. Comment donc des chrétiens ne regarderaient-ils pas comme infiniment désirable, et ne désireraient-ils pas de toutes leurs forces, une union et une unité qui ont fait l'objet d'une ardente supplication de la part de leur maître ? L'humanité n'est pas un agrégat d'individus isolés : ces individus sont étroitement liés et solidaires les uns des autres,

¹ Jean XVII, 21 : et le Christ ajoutait, v. 22 « Je leur ai donné la gloire, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un : moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient parfaits dans l'unité..... »

ainsi que l'exprime l'idée profonde du dogme de la chute. L'unité de culte et l'adoration commune du Père commun seraient l'idéal de la vie religieuse. L'idée de paternité admise et professée par tous les chrétiens devrait produire entre eux le sentiment de fraternité, et les pousser à établir sur la terre cette « sainte Eglise universelle » dont il est question dans le credo, et où se doit réaliser « la communion des saints ».

Cette unité du monde chrétien, Naville ne l'estime pas seulement nécessaire et désirable : il va plus loin et la déclare possible en droit. Emporté par son généreux désir de trouver à tout prix des points de contact entre catholiques et protestants, il se borne à signaler en quelques mots quelques-unes des divergences de doctrine qui les séparent, mais sans leur accorder une bien grande importance : il les tient même pour des quantités négligeables en droit, car selon lui les principes de l'une et l'autre Eglise sont au fond identiques : la manière dont elles les expriment seule varierait.

En dehors des luttes confessionnelles qu'est-ce qui sépare en somme les catholiques des protestants ? se demande-t-il. — Le fait que les uns admettent le principe d'autorité, les autres celui du libre examen ? — Ce n'est là qu'un détail et qu'une question de mots, ce qu'il s'efforce de prouver en démontrant que donner à cette distinction une valeur absolue c'est la rendre positivement fausse. Poussés à bout et isolés l'un de l'autre, dit-il, ces deux principes seraient en effet destructeurs de toute foi religieuse. Le principe du libre examen adopté d'une

manière exclusive aboutirait à l'abolition du protestantisme. Preuve en soit les résultats auxquels sont parvenus certains théologiens protestants, qui déclarent leur science libre de toute autorité en matière de foi. Les uns en sont arrivés à un vague rationalisme, d'autres sont tombés dans le panthéisme, et n'admettent plus ni liberté, ni un Dieu créateur, ni survivance, ce qui est la dissolution de toute croyance. D'autre part, se soumettre aveuglément à un principe d'autorité accepté de force, n'aboutirait pas à un résultat moins déplorable. Des convictions reçues aveuglément se briseraient au premier éveil de la réflexion, ou se transformeraient en scepticisme. Aussi bien y a-t-il dans le protestantisme une autorité, et dans le catholicisme un libre examen. Les uns et les autres en appellent au témoignage du Christ dont ils proclament la valeur. « Les diverses Eglises chrétiennes sont comme des points disséminés sur une même circonférence, mais au bout de rayons qui aboutissent à Jésus-Christ ¹ ». La seule question qui puisse en fait les séparer c'est de savoir quel est l'interprète légitime du témoignage du Christ et de l'Ecriture, le pape ou la conscience individuelle de chacun ? — Que cette question soit grave, Naville ne se le dissimule pas, mais, (ce qui nous surprendrait fort de sa part, si nous ne comprenions qu'ici le philosophe se tait pour laisser parler l'homme de cœur), ce point capital, où réside le centre même de la discussion, ne revêt à ses yeux qu'une importance relative et secondaire.

¹ Le Christ, p. 7.

S'étant ainsi débarrassé, non sans ingéniosité, d'une difficulté singulièrement gênante et qu'il n'osait pourtant pas ne pas aborder, notre auteur s'empresse aussitôt de la reléguer dans l'ombre pour s'étendre avec complaisance, et cette fois avec juste raison, sur les traits essentiels qui sont communs à toutes les Eglises. Malgré leurs divergences, leurs divisions et leurs sujets de dispute, toutes reposent en somme sur le même fondement. A leur base se trouvent les mêmes convictions dans ce qu'elles ont de primordial : les unes et les autres partagent les mêmes sentiments, les mêmes aspirations du cœur : toutes aussi professent les mêmes principes de morale.

Et tout d'abord l'on peut constater chez elles une foi commune. Dans un petit livre intitulé le « Credo des Chrétiens », Naville met en relief ces croyances qui sont, à son avis, celles de tous les chrétiens, car il envisage le symbole, dit des apôtres, comme « une table de matières dont chaque article renvoie à des croyances et à des doctrines chrétiennes dont il est le résumé ». Son étude n'est nullement théologique, encore moins historique, mais bien plutôt un ouvrage de piété, où il médite successivement, pour l'édification de ses lecteurs, chacun des articles de ce vénérable document, afin qu'on ne le répète pas machinalement. Il faut y voir surtout un travail d'irénique destiné à mettre en lumière les croyances communes à toutes les Eglises chrétiennes. Ce qu'il s'y propose avant tout, c'est en effet « d'interpréter ces croyances, dans leurs parties essentielles, d'une manière acceptable aux adhérents des diverses Eglises chrétiennes ».

La première de ces convictions est la croyance en

un Dieu créateur et père, cause et source unique de tous les êtres, qui procèdent de sa volonté, et chez lequel la bonté vient avant la toute-puissance. C'est encore la croyance en Jésus-Christ, son fils unique, dont la vie tout entière est un sacrifice pour le salut du monde, et dont la résurrection nous est non seulement une preuve de la vérité de l'évangile, mais un gage de notre propre résurrection. C'est enfin la croyance au Saint-Esprit principe et source de sanctification.

De même que, dans une brochure spéciale, il commente le symbole des apôtres, afin de mettre en évidence les doctrines fondamentales de l'Evangile sur lesquelles toutes les Eglises chrétiennes sont d'accord, dans « l'unité du monde chrétien » Naville aborde maintenant la question de sentiments, et paraphrase, après tant d'autres, la prière dominicale ¹, mais avec l'intention dominante de montrer que cette prière qui se trouve dans la liturgie de toutes les Eglises « y demeure comme un des témoignages de l'unité de sentiments qui subsiste sous la diversité et les divisions de la chrétienté ». — « Cette prière prononcée sur toute la surface du globe en tant de pays divers, en tant de langues différentes, manifeste sous les tristes divisions du monde chrétien la glorieuse unité de la foi commune et des sentiments communs qu'elle est destinée à produire ² ».

Naville en vient ensuite à la morale, dont il soutient que les affirmations sont identiques dans

¹ L'unité du monde chrétien p. 140 à 160.

² L'unité du monde chrétien page 161.

toutes les Eglises. Avec ce tact habituel dont il a le secret pour désapprouver telle ou telle pratique de l'Eglise romaine, il ne mentionne qu'en passant ce qu'il se contente d'appeler « ces étranges altérations que Pascal a flétries », et présente immédiatement une troisième preuve de la thèse qui lui est chère, à savoir l'unité de l'enseignement moral dans ses bases essentielles. Cet enseignement s'appuie en effet avant tout, sur le sommaire de la Loi, que prêtres et pasteurs admettent sans contestation, et dont ils prescrivent unanimement à leurs fidèles l'accomplissement. Comme il a commenté le Credo et le Pater, Naville précise de même le contenu de ce résumé de la loi, tel que Jésus-Christ l'a donné dans l'Evangile. Par ailleurs il insiste sur le sentiment de l'obligation morale, qui suppose un pouvoir qui oblige, et montre que ce contenu de la conscience est reconnu par catholiques et protestants comme une action de Dieu, auteur de la loi. Un des postulats de la vie morale, admis également par tout chrétien, quelles que soient ses opinions ecclésiastiques, est l'affirmation d'un élément de libre arbitre qui rend l'homme partiellement responsable de ses actes, affirmation sans laquelle la distinction du bien et du mal disparaîtrait. Un autre postulat de la vie chrétienne, enseigné et prêché dans les temples comme dans les Eglises, est l'idée de péché de la nature humaine, idée à laquelle répondent les doctrines de repentance, de conversion et de rédemption, communes également aux deux confessions. Partageant exactement ces mêmes principes, les uns et les autres professent aussi les dogmes qui en découlent, relativement par

exemple au devoir du sacrifice, à la vie éternelle et à un jugement par delà la tombe.

Cette opinion si nettement établie, Naville ne se lasse pas de la proclamer en plusieurs endroits, et à diverses reprises, avec une conviction communicative. «... Des hommes qui ont ces croyances et ces aspirations sont bien différents du monde qui est autour d'eux. Ces caractères communs les rapprochent dans une unité spirituelle que les diversités ne devraient jamais leur faire oublier... Deux hommes placés sous l'influence de l'évangile peuvent se communiquer leurs expériences spirituelles, en parler longtemps sans s'apercevoir que l'un est catholique et l'autre protestant... Moyennant la suppression des titres et des couvertures, nombre de pages catholiques sont acceptées par les protestants sans réserve, nombre de pages protestantes peuvent édifier les catholiques et les raffermir dans leur foi... Au dessous des diversités confessionnelles il existe une base de foi commune, et l'on peut supposer un homme devenu sincèrement chrétien, qui, devant prendre parti entre les diverses Églises chrétiennes, manque de lumière pour se décider : il voit pour ou contre chacune des formes du christianisme des arguments considérables. Quelle sera sa résolution ? Il peut ne pas prendre parti ni pour les uns ni pour les autres et en rester à ce qui fait l'unité du monde chrétien ¹ ». Cette unité (Naville se persuade l'avoir suffisamment démontré) existe donc en principe, elle est possible en droit.

¹ Cf. Unité du monde chrétien, p. 162-121. La question de la Foi (Chrétien évangélique, juillet 1861), passim.

§ 2. L'unité du monde chrétien n'est pas encore réalisable en fait

Si Naville ne doute pas qu'entre catholiques et protestants il existe, en théorie, d'étroits liens de parenté, qui lui permettent de parler, non pas comme d'un vain rêve, de « l'unité du monde chrétien », il ne peut se dissimuler par contre que cette unité idéale est loin d'être réalisée. Le passage de la théorie à la pratique lui paraît un problème dont la solution est aussi difficile que désirable. Sans en rechercher les raisons, il constate avec tristesse que toutes les tentatives, qui ont été faites au cours des siècles pour établir une union entre catholiques et protestants, ont toujours misérablement avorté. Un de ses amis lui ayant un jour communiqué un projet d'alliance universelle rédigé en trois articles, il nous raconte assez malicieusement qu'il avait été obligé de faire remarquer à cette personne que son premier article excluait les catholiques romains, le second, les catholiques orthodoxes et le troisième tous les protestants. Aussi bien la tâche lui paraît-elle infiniment au dessus des forces humaines, tant qu'il ne se sera pas produit un changement considérable dans les dispositions des cœurs. Il ne saurait s'en charger, et se défend formellement de vouloir présenter un projet de cette nature. Il ne peut même pas prévoir, écrit-il au sujet de cette union des Églises, s'il est dans les vues de la Providence qu'elle se réalise un jour. En tous cas... le moment où semblable projet pourrait être formulé, et les moyens de réali-

sation possibles, échappent entièrement à ma vue ¹.

Si les essais de jadis pour combler l'abîme qui sépare en fait le catholicisme du protestantisme n'ont jamais abouti, ces insuccès n'en sont pas cependant pour lui une cause de découragement. Leur échec le pousse au contraire à chercher d'autres moyens que ceux employés alors, celui, par exemple, de jeter un pont entre les deux rives.

À défaut d'une union, qu'il est le premier à déclarer impossible pour le moment et dans l'état actuel des esprits, il songe à préparer un accord de tous les chrétiens sur les bases essentielles de la foi, entente qui permettrait la diversité. Si Naville était en effet, on peut le dire et nous l'avions déjà noté en passant, amoureux de l'unité, il distinguait du moins entre unité et unités, ainsi que M. Gourd le faisait si justement remarquer dans son discours sur la philosophie d'E. Naville, lors du Jubilé du maître. Il ne pouvait admettre qu'une unité qui conservât les diversités spécifiques, car la thèse des irréductibilités n'était à son avis pas moins vraie que celle de l'unité. Lui-même, dans son discours de présidence au Congrès international de philosophie qui se tint à Genève du 4 au 8 septembre 1904, après avoir insisté sur le fait que « la philosophie est l'effort de l'esprit vers l'unité dans la vie spéculative et pratique de l'humani-

¹ Unité du monde chrétien, p. 260 et 287 cf. Le Christ, pages 8 et 9. « Je ne songe pas à formuler le projet d'une réunion extérieure des diverses églises. Rien n'est plus conforme à mes désirs qu'une réunion de cette nature, mais rien n'est pour le moment plus éloigné de mes espérances. »

C'est en raison de ces déclarations formelles que nous avons divisé notre introduction en deux paragraphes, dont le second exposait par quel sens E. Naville avait été amené à aborder cette vieille question toujours pendante de l'Union entre catholiques et protestants. Nous avons maintenant à développer ses conceptions à ce sujet.

té », taisait sienne la pensée d'Aristote, à savoir que le problème essentiel de la philosophie est « d'admettre la pluralité donnée par les sens en même temps que l'unité conçue par la raison. » Ce qu'il concevait comme philosophe, il le pensait aussi comme chrétien, et transportait dans les affaires ecclésiastiques des vues qui lui paraissaient aussi justes et fécondes dans ce domaine que dans celui du raisonnement. Aussi distinguait-il soigneusement l'unité de l'uniformité. De même qu'il prétendait unir et non pas amalgamer la philosophie et la religion, de même il cherchait à unir le catholicisme et le protestantisme et non à les fondre ensemble. Son but était l'harmonie et non le bloc, ce en quoi percent malgré tout ses instincts de patriote suisse et de huguenot. Ce qu'il souhaitait au point de vue religieux c'était en effet, nous semble-t-il, quelque chose d'analogue à ce que représente la confédération helvétique ¹ au point de vue politique. Son idéal était une sorte de confédération des Eglises où chacune conserverait son culte, ses dogmes et ses caractères distinctifs, ce qui satisfaisait chez lui ses besoins protestants d'individualisme. Il appelait de ses vœux une semblable constitution qui ne lui paraissait en rien une utopie.

¹ La devise des cantons Suisses « Un pour tous, tous pour un » résumerait parfaitement aussi son idéal d'une entente entre les Eglises. Nous pouvons également reproduire cette image comme illustrant fidèlement sa pensée : de même que dans une armée les corps de troupe sont différents, qu'ils ne portent pas le même uniforme, n'observent pas la même tactique et se groupent autour d'étendards particuliers, et cependant obéissent en temps de guerre au même généralissime, combattent pour la même patrie et pour le même drapeau, de même les Eglises chrétiennes, tout en conservant leurs caractères distinctifs et particuliers devraient s'unir sous la conduite d'un même chef, Jésus-Christ, combattre pour les mêmes convictions religieuses qui leur sont communes, en plaçant au dessus de leurs divers étendards le signe de ralliement de tous les chrétiens, l'étendard de la croix.

Bien plus, il croyait en entrevoir la réalisation dans un avenir plus ou moins rapproché : « Certaines lueurs pâles qui paraissent à l'horizon peuvent être considérées comme les annonces de la venue lointaine d'un jour de réunion. Si les barrières entre les communautés chrétiennes s'élèvent par endroit, par ailleurs elles s'abaissent ¹ ». Il faisait allusion ici à l'Alliance évangélique aux assemblées de laquelle il avait déjà assisté en Septembre 1861 ². Ce rapprochement des Eglises anglicanes, luthériennes et réformées, entre lesquelles les controverses avaient été jadis si violentes, étaient pour lui un signe des temps. Il y voyait un besoin d'union et l'indice d'un accord qui ne pouvait tarder, pensait-il, à se manifester ailleurs que dans les Eglise séparées de Rome.

D'autres faits qu'il recueillait avec empressement nourrissaient en lui cet espoir. C'était l'impression, par exemple, que les anciens dogmes luthériens et calvinistes en opposition radicale et violente avec l'Eglise romaine avaient perdu leurs angles les plus aigus. Il signalait aussi, et non sans raison, la doctrine de l'immortalité conditionnelle comme un retour à la doctrine du purgatoire, à laquelle les protestants avaient renoncé. De son côté, déclarait-il, non sans être obligé de poser un point d'interrogation après une telle affirmation, l'Eglise romaine ne tolérerait plus le trafic des indulgences. Les moindres détails attiraient son attention. C'est ainsi qu'il se félicitait, à bon droit, de ce que les éléments artistiques

¹ Unité du monde chrétien p. 164.

² Il y avait présenté un travail intitulé : « Examen critique du scepticisme contemporain en France ».

n'étaient plus exclus des Temples avec le zèle d'autrefois, de ce que les croix qui en avaient été bannies y avaient été replacées, et de ce que les cimetières n'avaient plus le même dénûment qu'au temps de Calvin. Il établissait, avec la même joie, de nombreux points de ressemblance entre les institutions de diaconesses et les communautés de sœurs de charité, entre les Sociétés d'union chrétienne de jeunes gens et les œuvres de patronage.

De ces analogies, tout comme de ses principes, il concluait que si l'unité du monde chrétien est infiniment désirable et possible en droit, mais irréalisable en fait, par contre une entente, un accord, une confédération des Eglises serait préférable à leur fusionnement, en tous cas possible en pratique et réalisable. Aussi bien, « mon désir, écrivait-il, est de travailler pour ma part à un rapprochement des esprits et des cœurs, qui sans faire disparaître la diversité actuelle des institutions religieuses, détruirait ou du moins atténuerait les éléments d'hostilité qui se joignent à cette diversité¹ ».

§ 3. Moyens pratiques de travailler à un rapprochement des Eglises.

Naville part de ce principe que pour s'entendre il faut auparavant se bien connaître, et se débarrasser par conséquent de tous les préjugés que l'on ne peut manquer d'avoir, lorsqu'on vit séparé et en état d'hos-

¹ Apologie de la foi chrétienne 2^e leçon. Manuscrit inédit.

tilité. Or, il est de toute évidence que protestants et catholiques s'ignorent. Les premiers ne savent de l'Eglise romaine que fort peu de choses et se font la plupart du temps de ses rites, de ses dogmes et de son culte des expositions qui sont de véritables caricatures. A leur tour, les catholiques se font sur les protestants les idées les plus extraordinaires et les plus absurdes. Ils ignorent presque tout de leurs convictions religieuses, s'imaginent qu'ils ne croient ni en Dieu ni en Jésus-Christ, et ne sont pas loin de les regarder comme d'abominables athées. De part et d'autre on ne s'étudie, pour s'attaquer ensuite, que d'après les abus de l'une et l'autre confession. Les prêtres ne voient généralement dans le protestantisme et n'y montrent à leurs fidèles qu'une doctrine de doute, de révolte et de négation, c'est à dire une exagération du principe de libre examen. Quand les pasteurs en viennent à parler du catholicisme c'est pour en relever des superstitions que lui-même déplore.

Si Naville exhorte de tout son cœur les protestants et les catholiques à prendre une connaissance exacte de leurs croyances respectives ¹, il n'est pas moins persuasif quand il les adjure de se défaire de toute intolérance et de tout esprit de parti. Il ne peut qu'admirer, sans doute, l'ardeur des convictions d'un croyant profondément attaché à son église, mais il recommande instamment de veiller à ce que de

¹ Il recommandait particulièrement à ses coreligionnaires de ne pas confondre les croyances d'un parti, qui peut dominer momentanément dans l'Eglise, avec les croyances religieuses de tous les fidèles. Il s'appliquait surtout, en toute occasion à leur expliquer les distinctions subtiles de la casuistique romaine au sujet de l'infailibilité du pape.

l'excès du bien ne sorte pas le pire, c'est-à-dire le fanatisme, bien différent de l'enthousiasme pour une cause, et qui consiste à trouver mal chez des adversaires ce que l'on admire chez des amis. Il reproduit alors les arguments de la thèse qu'il soutenait dans sa conférence sur la liberté des cultes, après l'avoir exposée dans « le Christ », et reprise ailleurs encore (ce qui montre à quel point elle lui tenait à cœur), à savoir : qu'il ne faut pas imputer à une croyance religieuse ce qui appartient à une époque, et reconnaître, comme le faisait E. Bersier, dans un discours sur la révocation de l'Edit de Nantes, que les persécutions religieuses ont existé partout, qu'aucune nation n'a compris la liberté religieuse et que l'intolérance fut partout de règle. Après avoir reconnu que rien n'est plus naturel que de se rappeler ses martyrs, il ajoute toutefois : « mieux vaudrait garder un silence négatif sur des souvenirs propres à réchauffer la discorde ».

Il signalait enfin comme un moyen de rapprochement des Eglises l'abandon d'un côté comme de l'autre des tentatives de prosélytisme. Ce n'est pas sacrifier les droits de la vérité, disait-il, c'est laisser dans l'ombre ce qui est secondaire pour ne voir que l'essentiel, et c'est là ce qui importe. Quand une personne ne trouve plus d'édification dans les cérémonies de sa confession, il admettait cependant que lui indiquer une autre forme de culte plus en rapport avec ses besoins religieux est un service à lui rendre.

Ces moyens que Naville développe en les groupant en cinq règles, qu'il énumère successivement,

ne constituent après tout que des moyens négatifs destinés à supprimer ces causes de haine et de dispute entre chrétiens. Avant d'aborder, dans un dernier chapitre, les moyens positifs qu'il préconisait pour travailler d'une manière efficace et directe à la concorde des hommes religieux de toutes les Eglises chrétiennes, nous devons nous arrêter, et présenter quelques réflexions sur les considérations d'E. Naville, que nous nous sommes efforcé d'exposer brièvement et fidèlement.

§ 4. **Appréciation**

Que l'unité morale et religieuse du monde chrétien soit infiniment désirable, c'est là, en raison des motifs mêmes qu'invoquait si chaleureusement E. Naville, un sentiment que nous partageons entièrement avec lui. Ce ne peut être que l'idéal de tout chrétien et de tout homme religieux, que n'aveugle pas un esprit de sectarisme et d'étroitesse. Jésus Christ l'avait marqué comme devant être le terme final de son Eglise. Nos pères les Huguenots en faisaient l'objet de leurs prières, ainsi qu'en témoignent ces paroles extraites de nos anciennes liturgies : « O Dieu, hâte ces temps heureux promis par tes prophètes, où tous les peuples seront réunis dans la même croyance sous la houlette du souverain pasteur de nos âmes. » C'était le vœu que formulait Théodore de Bèze au colloque de Poissy : « Plût à Dieu que sans passer plus outre, au lieu d'arguments contraires nous puissions tous d'une voix chanter

un cantique au Seigneur et nous tendre la main les uns aux autres, comme quelques fois est advenu entre les armées en bataille des mécréants mêmes et infidèles. » Ces interminables pourparlers dont nous avons tracé un rapide résumé au début de notre travail, toutes ces tentatives du catholicisme pour ramener dans son sein les Eglises de la Réforme, les avances de Mgr Lecoz et de Léon XIII, démontrent abondamment que cette union des Eglises a été souhaitée avec ardeur par les catholiques et les protestants, bien que dans des sens et des sentiments différents. Ce n'est pas parce que ces divers essais de conciliation n'ont abouti qu'à des échecs successifs qu'il faut renoncer à l'espérance de les voir se réaliser un jour. L'idéal d'unité reste la commune aspiration de ces deux Eglises.

C'était la conclusion à laquelle en arrivait M. de Morsier, dans son enquête de la Revue des Revues, et ce qui ressortait de presque toutes les réponses qui lui avaient été faites par des représentants éminents et notoirement connus de l'autre culte ¹. « Malgré la constatation du fait actuel de la division, je ne sais quel espoir surprenant, quelle idée surgit, irrésistible, d'un pas à faire des deux côtés, pour que dans une pensée plus haute d'idéal religieux, par dessus les barrières officielles les mains se rejoignent. Elles se tendent déjà dans l'ombre. Un ardent désir d'union spirituelle soulève en ce moment beaucoup d'âmes.

¹ Parmi les catholiques nous relevons les noms de MM. l'abbé Bricourt, l'abbé Lemire, Fonsegrive, Mgr Pechenard. Parmi les protestants MM. les pasteurs Babut, Wagner, Roberty, Stapfer, W. Monod, Lafon, Puaux, T. Fallot, de MM. les professeurs Bonnet-Maury, Ménégoz, Jean Monnier, et le nom d'Ernest Naville.

De la totalité des réponses, sauf une ou deux, émane un souffle nouveau, qui dénonce le désir d'une union spirituelle entre cœurs vraiment chrétiens. »

Ces aspirations vers l'unité n'ont rien qui puisse nous surprendre de la part de chrétiens convaincus. Il serait illogique au contraire et scandaleux de ne pas désirer avec ferveur un retour vers cette Eglise des premiers siècles, où les croyants ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, et dont le livre des Actes nous fournit une description aussi admirable que différente hélas de l'état actuel des Eglises chrétiennes¹. La croyance en une Eglise universelle est d'ailleurs un article de foi que protestants et catholiques admettent également. Dira-t-on que ce dogme n'est pas interprété des deux côtés de la même manière ? Le protestantisme, il est vrai, établit une distinction capitale entre l'Eglise universelle, Eglise invisible, composée de tous les vrais chrétiens que Dieu seul connaît, qui ne sera réalisée qu'à la fin des temps, et les Eglises visibles qui, obligées de s'adapter aux nécessités de cette terre, sont forcément multiples et divisées. Mais le catholicisme admet une distinction analogue entre le corps et l'âme de l'Eglise. Le corps c'est l'Eglise visible, la réunion des personnes qui font profession extérieure de la foi catholique ; l'âme c'est l'Eglise invisible, la réunion de tous les hommes de bonne volonté et droits de cœur. Les uns et les autres s'accordent en tous cas à déclarer que l'Eglise universelle est l'idéal. Or notre devoir est de travailler, de toutes nos forces, à réaliser

¹ Cf. Actes II, 42 à 47 ; IV, 32.

cet idéal. L'Eglise universelle est une ; il faut donc se rapprocher le plus possible de cette unité.

Il ne s'agit pas, en conséquence, de se consoler des divisions de la chrétienté sous prétexte qu'elles sont choses humaines, qu'elles se retrouvent dans l'islamisme et le judaïsme, soit encore parce que le brahmanisme même a ses hérésies et que les sectes des philosophes grecs se tinrent toujours en état d'hostilité. Les hommes persuadés de l'origine divine du christianisme ne peuvent sans impiété l'assimiler ainsi aux autres religions du monde. Ils ne doivent pas se croiser les bras et ne rien faire en attendant le millenium, mais travailler à réaliser ici-bas non seulement le royaume des cieux, mais cette Eglise universelle qui se confond avec lui. L'unité du monde chrétien est donc chose désirable, et il est temps que les chrétiens s'entendent entre eux pour que le monde les entende. La diversité est souvent une cause de faiblesse, de désordre et un signe d'erreur, alors que l'unité est une force, un bienfait et parfois un signe de vérité.

Il est nécessaire cependant de s'expliquer, et de bien marquer comment se doit concevoir l'unité du monde chrétien, pour qu'il nous paraisse un idéal vraiment digne d'être atteint. Il est en effet de fausses unités : il est une unité qui est un signe de mort, une preuve de soumission aveugle et d'hypocrisie, qui provoque les protestations de la conscience, de même que la diversité peut être un signe de vie et une preuve de sincérité. Sans doute l'esprit de dissidence, de secte et d'individualisme à outrance est un mal qui conduit à l'émiettement et à la pulvéri-

sation, mais la dissidence en elle-même est dans certains cas une nécessité et un devoir, comme elle le fut par exemple pour nos réformateurs. Si la division est condamnable, la diversité par contre est légitime. L'unité du monde chrétien ne peut être souhaitée par conséquent, qu'à la condition de permettre les divergences de doctrines, de cérémonies et de culte, provenant des différences de culture intellectuelle et d'éducation des divers individus, et pourvu que cette unité ne soit pas l'uniformité. Viser un fusionnement de toutes les Eglises chrétiennes en une seule, où serait opérée l'unité de gouvernement et d'administration, serait un rêve chimérique analogue à celui des constructeurs de la tour de Babel : ce serait aboutir aux mêmes résultats que ceux de cette gigantesque entreprise et courir après l'impossible pour n'atteindre que l'absurde. L'accord absolu ne peut pas et ne doit pas être : ce serait un compromis artificiel fait de scepticisme ou de mensonge. Ainsi nous partageons exactement encore sur ce point l'opinion d'E. Naville, et l'aspect sous lequel il envisage la possibilité d'établir l'unité du monde chrétien nous paraît être le seul acceptable, c'est-à-dire une confédération des Eglises où chacune entrerait en toute liberté, en toute vérité et toute loyauté, sans rien sacrifier de ses principes et de ses dogmes. Ce serait « l'Alliance chrétienne » semblable à « l'Alliance évangélique » où Luthériens, Anglicans et Réformés se sont unis dans des sentiments de piété identiques, sans renoncer à leurs doctrines respectives, ce qui ne les a pas empêchés de rompre ensemble le pain de la communion,

malgré leurs divergences de vue sur cette cérémonie de la Sainte-Cène.

L'unité du monde chrétien est donc *désirable*, mais au seul point de vue d'une confédération d'Eglises. — Serait-elle *possible* autrement? Naville répond : oui, elle le serait théoriquement; ce n'est que pratiquement, en raison des circonstances présentes, qu'il faut s'en tenir à une simple confédération. — Il s'agit pour nous de voir maintenant si, comme il le prétendait, l'unité du monde chrétien est possible en droit, pour pouvoir décider ensuite si une confédération d'Eglises n'est pas seulement désirable mais possible en pratique.

Nous avons dû faire remarquer déjà, en passant, (page 59) avec quelle subtile délicatesse notre auteur avait, en quelques pages, tranché la question si épineuse des différences qui séparent le protestantisme du catholicisme, pour conclure qu'en droit ces différences ne méritent pas d'être en fait une cause de division. C'était une preuve de sa grandeur d'âme et de sa générosité; c'était assurément le cas de le faire dans un ouvrage d'irénique comme le sien, et l'on ne saurait lui en faire un grief : mais c'était aussi étudier d'une façon bien superficielle le fond même du problème qui nous préoccupe. En l'examinant plus attentivement et sans parti pris, il nous serait difficile de le résoudre dans le même sens. Si, laissant de côté toutes les différences extérieures qui séparent les deux religions et qui pourraient n'être, en définitive, qu'apparentes et accessoires, nous remontons à leur source, nous sommes obligé de constater qu'elles proviennent de deux conceptions totalement étrangères et opposées l'une à l'autre.

Entre le catholicisme et le protestantisme, considérés sur le terrain des principes et dans leur essence, l'abîme est infranchissable et l'antinomie absolue. Ce sont deux forces antithétiques. C'étaient là, en tous cas, les conclusions d'A. Sabatier dans les « religions d'autorité et la Religion de l'esprit ». Le Catholicisme est une religion d'autorité : c'est même l'autorité systématiquement conçue, organisée et mise en pratique. Le protestantisme est au contraire une religion de libre croyance : il est né du libre examen : c'est son berceau et son drapeau. Ici c'est l'Eglise, autorité infaillible qui gouverne les âmes et ne laisse nulle place ni pour l'individualisme ni pour la liberté; là c'est la Bible interprétée par la conscience individuelle et c'est la liberté que règle la conscience. Pour les uns la foi est un acte de soumission à l'Eglise, pour les autres elle est un acte de confiance en l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ et qui s'appuie sur les saintes écritures. D'un côté, on exalte les mérites de l'obéissance, que l'on considère comme la vertu par excellence et comme le sel qui empêche une société de se corrompre : de l'autre, on met l'accent sur l'initiative individuelle et sur les droits inviolables de la conscience.

Dira-t-on avec E. Naville qu'il existe malgré tout dans le catholicisme un certain libre examen se réduisant aux questions que n'a pas tranchées ex cathédra l'autorité infaillible du pape ? Mais ce terrain se rétrécit de jour en jour. Reprendra-t-on son argumentation, à savoir qu'adoptés d'une manière exclusive et poussés à bout l'autorité et le libre examen seraient aussi faux l'un que l'autre ?

Il ne s'agit pas de l'abus qu'on en peut faire, mais de savoir si deux religions qui partent de principes aussi dissemblables peuvent se concilier. Nous croyons que leur opposition est irréductible. Ce qui fut jadis impossible rencontrerait de nos jours des difficultés plus insurmontables encore que celles avec lesquelles se trouvaient aux prises les conciliateurs d'autrefois. Depuis le ^{xvii}^e siècle catholiques et protestants ont marché dans des chemins divergents. Leur écart a toujours été en augmentant ainsi que le prouve la proclamation de ces deux dogmes nouveaux de l'Eglise romaine : l'infailibilité papale et l'immaculée conception, qui répugnent à la conscience protestante. Les uns et les autres d'ailleurs ne sauraient envisager les choses sous le même angle. On peut évidemment énumérer avec Naville toutes les croyances qui leur sont communes, mais il faut ajouter aussitôt qu'ils ne les entendent ni ne les interprètent de la même manière, si bien que sur une foule de points leurs idées sont contradictoires. L'union entre les deux Eglises est donc impossible en théorie, puisque sur le terrain des principes elles s'excluent mutuellement.

Il en résulte que cette union est également impossible en pratique. Naville l'avait constaté, mais en l'attribuant à la dureté des cœurs et au sectarisme des esprits, aussi pouvait-il s'imaginer qu'une confédération d'Eglises serait au moins réalisable. Nous appuyant sur ce que nous venons d'établir, il ne nous est pas difficile de montrer que c'était encore de sa part une illusion et une utopie.

L'idée d'autorité étant l'essence même de l'Eglise

romaine, elle ne peut évidemment concevoir l'unité du monde chrétien que sous la forme d'un retour des églises protestantes à sa catholicité. Cette unité elle la désire ardemment et n'a jamais cessé de faire les plus pressantes avances pour la réaliser. Mais on ne peut se dissimuler que ce qu'elle veut, c'est le démembrement du protestantisme et sa disparition, afin de pouvoir s'annexer ses églises. Pour elle, toute transaction serait inacceptable et toute concession équivaldrait à une faillite, c'est-à-dire à un suicide. Son caractère fondamental étant l'exclusivisme, elle ne peut considérer aucune église séparée d'elle comme une église sœur ; mais elle les regardera toutes comme d'exécrables sectes hérétiques. Hors d'elle il n'est pas de salut, et accepter à ses côtés l'existence d'un culte dissident serait de sa part reconnaître la conscience individuelle comme juge des opinions religieuses, et par là renoncer à son principe d'autorité. Son dogme en effet ne serait plus dès lors qu'une opinion, et elle-même qu'une des églises de la chrétienté, entre lesquelles on aurait le droit de choisir. Aussi ne saurait-il être question pour elle de confédération, mais seulement de la soumission pure et simple du protestantisme à son autorité.

De leur côté les protestants ne peuvent aliéner ainsi la liberté sacrée de leurs âmes, ni se soumettre à la suprématie de Rome : ils assassinaient eux-mêmes leur conscience. Ils ne s'inclineront devant l'autorité souveraine du pape que le jour où celui-ci, renonçant à son autorité, accepterait l'établissement d'une libre confédération de toutes les Eglises chré-

tiennes, mais ce jour là le catholicisme comme tel aurait vécu. Dans un article sur « un livre de M. Naville » (L'unité du monde chrétien) M. Frank Puaux s'exprimait ainsi : « Nul ne désire plus que nous l'unité du monde chrétien, mais l'obstacle ne vient pas des Eglises de la Réforme. Que la parole de paix et de conciliation se fasse entendre du Vatican et nous serons les premiers à nous incliner en disant pour la première fois : « Roma locuta est ¹ ». Mais nous ne pensons pas que le pape en vienne jamais à faire semblable proposition. Dès lors la réunion des Eglises dans une même confédération, où chacune entrerait avec ses principes, nous paraît être une impossibilité absolue.

Travailler à une entente des Eglises sur le terrain des principes au moyen de réformes administratives et de décrets théologiques serait une œuvre vaine, tant que l'on n'aura pas compris, du côté de Rome, que l'harmonie dans la liberté est la seule unité à laquelle les hommes puissent prétendre ici-bas, en matière de croyances religieuses. Faut-il désespérer de voir l'Eglise catholique en arriver un jour ou l'autre à cette constatation ? Nous ne le croyons pas et nous nous réservons de montrer dans notre conclusion comment il nous est permis de regarder quand même comme possible la réalisation terrestre de l'unité spirituelle de tous les chrétiens, dans un avenir, il est vrai, des plus éloignés. Il n'y a donc pas à se décourager. Malgré les difficultés innombrables qui s'opposent à l'établissement dans ce monde d'une

¹ Revue Chrétienne, t. XL, avril 1893, p. 318.

confédération des Eglises chrétiennes, ce bel idéal nous apparaît comme ce qui doit être. Notre devoir est donc de le poursuivre sans relâche. Si peu que nous puissions faire ce sera toujours quelque chose. Or s'il est des voies impraticables, il en est d'autres qui, à défaut de l'unité des églises chrétiennes, nous permettent d'établir de nombreux liens et d'étroits rapports entre les chrétiens en tant qu'enfants de Dieu et frères en Jésus-Christ.

Si les esprits ne peuvent pas toujours se comprendre, les cœurs du moins peuvent se rapprocher. S'il est impossible de s'entendre sur le terrain des principes, il est un autre terrain de conciliation, celui des sentiments.¹ Par delà les systèmes et les institutions qui sont irréductibles il y a les âmes qui, elles, sont sœurs. Ni le catholicisme ni le protestantisme n'existent par leurs dogmes, leur constitution et leur culte. Sous ces formes différentes il y a la piété qui est la même chez tous. Avec des opinions théologiques et ecclésiastiques absolument opposées, catholiques et protestants peuvent communier dans un même esprit de foi et d'amour. Si ces derniers ne sauraient

¹ Ce serait une faute de notre part de ne pas reproduire à ce sujet la réponse de M. Harnack à l'enquête de la Revue des Revues, réponse qui vient illustrer si nettement et avec tant d'humour nos propres sentiments. « Il est aussi peu possible de réunir, voire d'incorporer ensemble l'Eglise catholique et les Eglises protestantes qu'il ne serait possible de le faire pour un vieil hôpital de pierre et une douzaine de baraquements en bois. Le directeur de l'hôpital désire que les habitants des baraques viennent chez lui, le docteur infailible ; mais ceux-ci ne croient pas à son infailibilité, ni ne se soucient de venir habiter dans la vieille maison où il entre peu d'air et peu de lumière. Les habitants du grand hôpital, eux, ont peur d'aller dans les baraques, car ils croient que le prochain orage va les renverser. Cela restera donc comme par le passé. Mais les pensionnaires de l'hôpital et ceux des baraques pourront entretenir et entretiendront des rapports plus amicaux ensemble. La nuit chacun se retirera chez soi, pour dormir ; mais le jour ils se promèneront au grand air, sous le soleil de Dieu ; et les journées deviendront toujours plus longues, et les nuits toujours plus courtes. »

accepter aucune des prétentions de l'Eglise romaine, rien ne les empêche de sympathiser avec les âmes vraiment pieuses de cette Eglise. Sans comprendre toujours les formes dans lesquelles se complait cette piété, ils savent du moins l'y découvrir et la respecter. De leur côté les catholiques intelligents ne peuvent méconnaître chez les protestants convaincus, des expériences religieuses au fond identiques aux leurs, du moment qu'elles ont le même objet et la même cause. Sans renverser les barrières actuelles, les chrétiens de toute dénomination ont entière liberté de fraterniser et de prier les uns pour les autres. Cette synthèse des divers cultes qui est irréalisable dans le domaine des idées et des institutions, ils peuvent donc l'opérer dans leur for intérieur. A ce point de vue, les conseils d'E. Naville méritent d'être suivis.

Avant de rechercher s'il n'existerait pas à côté du terrain des sentiments un autre terrain d'entente, celui de la volonté et de l'action, nous formulons

¹ C'était l'idée qu'exposait le professeur Auguste Sabatier dans son rapport sur le concours de l'année 1891-1892 au sujet « d'un mémoire d'un mérite exceptionnel » sur « une étude comparative de la notion de Foi dans Saint-Thomas et dans Calvin » dont l'auteur était M. le professeur Henri Monnier, alors étudiant en théologie. « ...L'auteur du mémoire croit que la base objective sur laquelle les deux confessions pourraient se placer, c'est le fait de l'initiative de l'amour de Dieu à l'égard des pécheurs. Dieu nous a aimés le premier. Ici il faut distinguer entre la théorie et la pratique, entre la théologie et la piété. En théorie cette base commune ne servirait de rien à la conciliation des deux systèmes. ...Mais dans la pratique la communion des âmes pieuses est plus facile... Pour vivre il faut manger. Or, on peut dire que les âmes vraiment chrétiennes dans le protestantisme et dans le catholicisme, et plus humblement la femme pieuse qui va à la messe et celle qui lit la Bible se nourrissent du même pain spirituel, de cet amour premier de Dieu qui nous pardonne, nous console et nous sauve. Si donc nous pouvons espérer quelque conciliation dans ce grand et séculaire conflit, c'est du développement de cette piété commune qu'il convient de l'attendre. Oui toutes les âmes vraiment chrétiennes sont sœurs et le meilleur service que, nous théologiens, nous puissions rendre, c'est de renverser ou d'abaisser au moins les barrières humaines qui les empêchent de se reconnaître et de se tendre la main. »

le vœu que tout homme religieux se pénètre profondément de tous les beaux exemples de largeur et de fraternité interconfessionnelle qu' E. Naville nous a rapportés dans son ouvrage, et prenne à cœur de les imiter dans ses rapports avec les membres des Eglises autres que la sienne. Ce jour-là les cœurs seraient rapprochés, et les esprits auraient moins de peine à se mettre d'accord : un grand pas serait alors fait, sinon vers l'unité du monde chrétien, du moins vers une conciliation des Eglises chrétiennes.

CHAPITRE IV

LES ŒUVRES INTERCONFESSIONNELLES

Tous ceux qui croyaient étaient ensemble et avaient toutes choses en commun ; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et en partageaient le prix entre tous, selon les besoins de chacun. Tous les jours ils étaient assidus au temple d'un commun accord, louant Dieu et étant agréables à tout le peuple.

Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Eglise ceux qui étaient sauvés.

Actes II, 44, 45, 47.

§ 1. *Opinion d'E. Naville* : Des œuvres communes sont désirables : pour développer la fraternité chrétienne, pour manifester l'unité du monde chrétien, parce qu'il faut se défier des idées humanitaires séparées des croyances religieuses. Elles sont possibles en principe : exemples. Elles le sont en pratique et se sont déjà produites.

§ 2. *Appréciation* : Il y aurait lieu de travailler en commun dans ces divers champs d'activité — d'œuvres purement sociales en arriver à des œuvres religieuses — ce serait possible en théorie : exemples d'œuvres interconfessionnelles. Sont-elles vraiment possibles en pratique ? Ce qu'il faut faire pour les préparer.

§ 1. **Opinion d'E. Naville**

Le terrain des sentiments n'est pas, selon notre auteur, le seul sur lequel les croyants doivent s'unir. Tout en restant profondément attachés à leurs Egli-

ses respectives, ils devraient aussi s'entendre sur le terrain de la charité et de l'action sociale. Sans rien abandonner de leurs convictions particulières, ils travailleraient de concert pour quelque grande cause. Des œuvres communes à la chrétienté seraient donc profondément désirables.

Le travail fait en commun rapprocherait les volontés dans l'action bonne, et serait de nature à développer les sentiments de fraternité chrétienne. En combinant leurs efforts, en vue d'un même résultat, catholiques et protestants oublieraient, pendant ce temps, les principes d'ordre purement spéculatif qui les divisent pour ne plus voir que le bel idéal et le grand but qui les unit. Ils apprendraient à se connaître, à s'apprécier, à partager les mêmes idées sur une foule de points, et partant à s'aimer. A l'antipathie du début succéderait rapidement une affection cordiale et réciproque.

De plus, des sociétés d'activité chrétienne, où collaboreraient des hommes religieux de diverses Eglises, manifesteraient puissamment l'unité du monde chrétien qui subsiste au fond des déchirures dont souffre la chrétienté, et cette manifestation en augmenterait les chances de réalisation. Une coopération des Eglises, en vue d'une action bien délimitée, pourrait tenir tête aux grands fléaux sociaux qui sont la conséquence naturelle du matérialisme, et peut-être aussi les étouffer.

D'autre part, il faut se défier, disait Naville, des idées humanitaires séparées de toute croyance d'ordre spirituel. Il est de mode de fonder des sociétés philanthropiques, sans distinction d'opinions philoso-

phiques ou religieuses, suivant la formule à l'ordre du jour, c'est-à-dire des sociétés d'où Dieu est banni. Telle est la conséquence déplorable des divisions intestines de la chrétienté qui font regarder la religion comme une source de querelles et de malentendus. Or, cela n'est pas naturel et ne devrait pas être, car, morale et religion étant inséparables, le sentiment religieux est le moteur le plus puissant de toute œuvre de moralité. En exclure toute idée religieuse, c'est se priver des motifs qui poussent les hommes à se dévouer. Il faut avoir des mobiles pour agir. Ceux de la morale altruiste, que prône le positivisme en déclarant que la suprême jouissance est fondée sur le bonheur de la collectivité, sont exacts mais insuffisants. Une œuvre de bienfaisance ou de salut public, ne peut subsister et faire des progrès que si elle se compose de membres prêts à se sacrifier et à renoncer à eux-mêmes pour les autres, c'est-à-dire de chrétiens convaincus, mettant en pratique les enseignements de Jésus-Christ, et s'inspirant de son divin exemple. A ce point de vue encore, une entente des protestants et des catholiques dans des œuvres communes serait nécessaire pour l'avancement du règne de Dieu sur la terre.

Si les œuvres interconfessionnelles sont désirables, elles sont également, d'après Naville, possibles en principe. Parmi celles qui devraient grouper les chrétiens dans une action commune, il cite la lutte contre l'alcoolisme, dont les ravages s'étendent en divers lieux avec une effrayante rapidité. Il signale la cause du repos hebdomadaire (qu'il avait lui-même défendue à Genève, en 1876) comme devant rallier

les efforts des chrétiens de tous les cultes. La question sociale lui paraît, au même titre, nécessiter la réunion de tous les croyants dans le sentiment d'une même obligation, celle d'améliorer le sort des classes pauvres par une meilleure répartition des richesses. Tous les hommes, placés sous l'influence de l'Evangile, devraient s'associer pour remédier aux effets du paupérisme en attendant d'en tarir les causes. Il y a là pour eux une occasion toute naturelle de rapprochement, du moment qu'ils conçoivent de la même manière le bonheur de l'humanité. Déclarer la guerre à la guerre, et la réduire à n'être qu'une rare et cruelle exception, est un devoir des plus impérieux pour la société contemporaine, et une grande tâche qui réclame le concours de toutes les Eglises. Ensemble elles devraient faire un puissant effort, qui serait d'autant plus efficace qu'il serait la résultante de toutes leurs énergies réunies, pour incliner l'opinion publique dans le sens de la paix. A côté de ces œuvres de bien public, dont il laisse à ses lecteurs le soin de compléter la liste, Naville en mentionne une ou deux autres, plus spécifiquement religieuses, qui ne pourraient que prospérer si les hommes religieux s'unissaient dans ce but, les sociétés de tempérance et de relèvement, par exemple.

Il convient toutefois, et déclare tout le premier, que l'unité administrative, possible ailleurs, ne pourrait qu'occasionner de nombreuses difficultés dans des œuvres de ce genre, où les secours religieux sont nécessités sous une forme confessionnelle. En tous cas « n'y aurait-il pas moyen, demandait-il déjà dans sa 6^e conférence sur le Christ, d'arriver à une con-

vention des Eglises et des Sociétés missionnaires, qui s'engageraient, pendant un siècle ou deux, à ne pas entrer dans le travail d'autrui, et qui se partageraient les contrées où nul prédicateur du Christ n'a encore pénétré?... Le champ à conquérir est immense : il y a de la place pour tous les ouvriers ». Une convention de cette nature s'impose et devrait « agréer à tous, sauf aux catholiques qui estiment qu'il vaut mieux être païen, et manger de la chair humaine, que de devenir protestant, et aux protestants qui croient qu'il vaut mieux être idolâtres et sacrifier des victimes humaines, que de devenir catholique » ¹.

La preuve que rien ne s'oppose en théorie à ce que catholiques et protestants se rencontrent comme des frères dans une action commune, Naville la trouve dans le fait que ces rencontres se sont déjà produites à plusieurs reprises. Il rappelle, par exemple, qu'au début de l'une des premières campagnes dirigées contre l'alcool, on trouve l'action d'un capucin, le Père Mathew, exercée en Irlande en 1838, à la demande d'un pasteur protestant, W. Martin. Il rappelle également que Livingstone, plusieurs protestants, le cardinal Lavigerie et Manning luttèrent ensemble contre l'esclavage, et qu'à Genève, une section s'étant constituée pour l'abolition de la traite des noirs, le président en était un catholique romain, le secrétaire un pasteur protestant, les vice-présidents le pasteur Choisy et l'abbé Carry. De même, un protestant, fort connu à Genève pour son opposition à l'Eglise romaine, Alexandre Lombard, n'en a pas

¹ Le Christ, p. 179-180.

moins travaillé avec des catholiques pour le repos du dimanche. Les sociétés de paix par le droit renferment également dans leur sein des membres de toutes les Eglises, etc.

C'est ainsi qu'en s'entourant de nombreux exemples analogues, à l'appui de sa thèse, Naville soutient, avec une chaleureuse éloquence, cette cause des œuvres communes à la chrétienté, dont nous n'avons pu donner ici qu'un résumé rapide et bien imparfait, d'après le magnifique chapitre qu'il lui a consacré.

§ 2. **Appréciation**

Nul ne saurait critiquer la largeur de vues d'E. Naville, et nous nous joignons pleinement à lui pour affirmer combien il serait beau et utile de voir les croyants de toute confession marcher ensemble contre tous les périls qui menacent la Société contemporaine. Nous sommes tellement d'accord avec lui, qu'en exposant ses idées sur la nécessité de cette collaboration, nous avons en même temps exposé les nôtres. Ce qui est bien fait pour confirmer notre appréciation, c'est de voir des penseurs éminents et des chrétiens convaincus du monde catholique aussi bien que du monde protestant, entrer dans cette voie. Nous songeons ici à la joie profonde qu'aurait éprouvée le vénérable maître si, sa longue carrière ayant été prolongée de quelques années encore, il avait pu entendre les admirables conférences d'un Paul Doumergue et d'un Julien de Narfon, défendant l'un et l'autre

à leur tour la cause qui lui était chère. Ils ont, en effet, repris et développé sa thèse dans toute son étendue et avec toute leur compétence en ces matières. Retracer après eux les moyens qu'ils ont proposés, pour arriver à une entente sur le terrain social en particulier, serait puéril de notre part.

Il est incontestable qu'il y aurait lieu de travailler en commun dans les divers champs d'activité que mentionnait Naville. Nous y ajouterions encore d'autres branches telles : la ligue de la Moralité publique et de la répression de la licence des rues, l'abolition de la traite des blanches, les ligues sociales d'acheteurs, celles de l'étoile bleue et de l'étoile blanche.¹ Nous aimerions à saluer le jour où, à côté de ces œuvres purement sociales qui comptent, en fait, dans leur sein des membres de toutes les Eglises, apparaîtraient ces groupes d'études spécifiquement chrétiens rêvés par M. Doumergue, où sans constituer d'association proprement dite, catholiques et protestants pourraient aborder certains sujets à l'ordre du jour, les questions relatives à l'école par exemple, celles des droits des parents et des enfants, celles de la morale dite laïque, les raisons et les méthodes de la propagande antichrétienne, etc. Peut-être pourrait-on en arriver ensuite à constituer une association viable pour lutter contre l'athéisme, et en fonder une autre pour répandre la Bible à travers le monde. Après avoir condamné les

¹ Il est des protestants qui savent s'entendre avec les catholiques sur certaines questions politiques. On comprendra que nous ne touchions pas à un tel sujet. Il y aurait pourtant là pour quelques-uns un argument prouvant qu'il est possible de travailler ensemble malgré des divergences ecclésiastiques.

sociétés bibliques, Rome en effet encourage maintenant la lecture des saintes Ecritures. Nous ne voyons pas pourquoi les protestants ne prêteraient pas leur appui à des tentatives analogues à celle de la société italienne de St-Jérôme pour la diffusion des saints évangiles.

Nous pensons encore qu'il importerait au progrès du règne de Dieu de favoriser ces sortes de conventions que souhaitait Naville entre les sociétés missionnaires. Il ne serait pas trop de leurs efforts réunis pour travailler à l'évangélisation du monde, et pour opposer une barrière aux progrès de l'Islamisme. Lors de son voyage à Paris, Roosevelt aurait, d'après M. Julien de Narfon, exprimé sa légitime fierté de ce qu'en Amérique « catholiques et protestants peuvent travailler et se rencontrer ensemble sans que la pensée de leurs différences confessionnelles fasse obstacle à cette utile collaboration et leur vienne même à l'esprit. »¹ Pourquoi n'en serait-il pas de même dans les pays de langue française ?

Rien ne s'oppose d'ailleurs, en principe, à ce que nos désirs deviennent des réalités. Ce n'est pas du côté protestant que surgiraient, croyons nous, les principales difficultés.² Il semble, d'autre part, à M. Doumergue, qu'aucun dogme ni aucune règle de discipline ne condamne chez les catholiques de semblables aspirations, quand bien même la cour de

¹ *Le Figaro* 26 Avril 1910.

² Nous avons ici le privilège de pouvoir nous appuyer sur un article de M. le professeur Henri Momier, qui a paru le 20 Juillet 1912 dans la Revue *Le Parthénon*, sous ce titre : « comment les protestants voient l'Eglise Catholique », en réponse à un précédent article de M. de Narfon sur le même sujet : « ... Si l'entente entre les hommes religieux se heurte, aujourd'hui encore, à d'insurmontables obstacles, ce n'est pas la faute des

Rome viendrait à les interdire. Reprenant les explications que Naville nous avait déjà données sur l'infaillibilité du pape, il établit que les décisions de la cour de Rome, touchant à des matières de droit civil et politique, ne sont nullement des décisions de foi. Partant de là il ajoute : « Ne pourrait-on pas soutenir sans casuistique qu'une entente d'hommes religieux, pour la défense des vérités fondamentales sans lesquelles l'édifice social s'écroulerait, est une œuvre civique et sociale ? »¹ Il s'ensuivrait que le pape n'aurait aucun pouvoir pour les interdire. Dès lors rien n'empêcherait les catholiques de prêter leur concours à des œuvres interconfessionnelles.

A l'instar de Naville, M. de Narfon, comme M. Doumergue, s'est plu à relever qu'il n'y aurait pas là un fait nouveau. En 1866, par exemple, se formait à Paris une société internationale pour la traduction des livres saints dont faisaient partie, non seulement des protestants, mais des catholiques, tels que le duc de Broglie, le Père Gratry, M. de Vogüé, Marc Girardin, d'autres encore. En 1868 collaboraient fraternelle-

protestants. — Quand donc ont-ils repoussé la main qu'on leur tendait ? Et si certains d'entre eux se lassent de tendre la main, c'est qu'il n'y a personne qui veuille la prendre. — L'entente entre les hommes religieux ! je crois bien que les esprits les plus intransigeants de chez nous l'accepteraient si le fanatisme consentait à désarmer » (page 635). « Jusqu'ici l'Eglise catholique n'a permis aucun rapprochement. Si elle changeait d'attitude on verrait les ententes se multiplier. Et ce serait un beau spectacle de voir catholiques et protestants marcher la main dans la main pour la défense de la liberté... Mais à quoi bon regarder si loin ? On ne nous demande pas notre collaboration. » p. 640. Et M. Monnier conclut en déclarant que la seule chose qui nous soit possible est de dire du fond de l'âme à ceux qui nous méconnaissent : « Vous pouvez faire ce que vous voudrez : vous ne nous empêcherez pas de vous aimer. — Ceci est en notre pouvoir : collaborer avec eux — autrement que de façon individuelle et dans des œuvres d'intérêt général — n'y est pas ; à quoi bon, dès lors, déployer un zèle indiscret, qui ne pourrait que compromettre les partisans de la tolérance, et qui, il faut le dire, manquera un peu de dignité ? »

¹ Conférence citée Foi et Vie page 421.

ment à la ligue internationale de la paix, le pasteur Martin Paschoud et un futur cardinal, Adolphe Perraud, que l'on avait vu aux côtés de W. Penn dans une société antiesclavagiste. En 1893, au congrès des Religions de Chicago, des protestants s'unissaient à des prélats pour dresser ensemble toutes les formes de religion contre toutes les formes de l'irrégion. Le pape Léon XIII avait donné son assentiment pour que la même tentative fut reprise lors de l'Exposition de 1900, fait significatif bien que diverses circonstances aient empêché ce congrès de se réunir à nouveau. Comme Naville en avait signalé à Genève, on pourrait citer en France des personnalités marquantes des deux Eglises, qui ont mis en commun leurs efforts dans des ligues pour le repos hebdomadaire. La ligue française d'éducation morale se compose de prêtres éminents, tels le chanoine Dumont, de catholiques éprouvés, MM. Paul Bureau, Fonsegrive, et des pasteurs, Elie Gounelle, Wagner. A Lyon, où, pendant longtemps l'abbé Rambaud collabora, dans de nombreuses œuvres de charité, avec les pasteurs de cette ville, se constitua en 1905 une « société d'études religieuses du temps présent », où catholiques et protestants devaient s'entretenir de ces graves questions en toute liberté et toute fraternité. A Paris, des réunions furent organisées en commun, par le Sillon et l'Union chrétienne de jeunes gens, pour faire l'apologie de la religion chrétienne. Il serait facile de multiplier ces exemples, de mentionner que le « Relèvement social » dirigé par le pasteur L. Comte est reçu dans les patronages catholiques, de rappeler la lettre de

sympathie que Mgr Bonomelli adressa à la conférence internationale des Missions, tenue à Edimbourg en 1910, de citer encore la société française de secours aux blessés militaires, et d'autres œuvres de bienfaisance dans le genre de « la Bouchée de pain » de Versailles, où les aumôniers protestant et catholique des lycées se rencontrent dans le même but de soulager la misère etc.

De tous ces faits il semblerait que nous eussions le droit de conclure que les œuvres interconfessionnelles ne sont pas seulement possibles en principe mais aussi en fait, plus encore, qu'elles existent déjà en pratique. Nous ne pouvons malheureusement l'affirmer. Il n'y a là que des symptômes du besoin qui se fait sentir, de l'un et l'autre côté, de travailler à des œuvres communes dont on comprend la nécessité et tout le bien qui en pourrait résulter. Il ne s'ensuit pas que ces *pia desideria* aient déjà reçu satisfaction, ou même qu'ils puissent être actuellement satisfaits. Nous sommes obligés de le constater, en effet, la plupart des associations que mentionnait Naville, comme pouvant grouper les catholiques et les protestants, sont essentiellement des œuvres laïques d'où est exclue toute préoccupation religieuse. Il en est de même de ces œuvres sociales que nous avons signalées à notre tour comme réclamant le concours de tous les hommes religieux sans distinction de culte. Si ceux-ci peuvent s'y rencontrer dans les mêmes sentiments d'amour pour l'humanité, l'idéal qu'ils poursuivent n'est pas à proprement parler religieux, mais purement laïc, et des incrédules et des libres-penseurs s'efforcent de l'atteindre avec eux. Loin de

nous, certes, la pensée de critiquer ces grandes et belles œuvres où collaborent tous les hommes de bonne volonté et par lesquelles il se fait tant de bien car si nul n'y parle de l'Évangile, tous en ont du moins reçu l'influence directe ou indirecte. Malgré tout ce qu'elles ont de chrétien dans le fond, on ne pourrait évidemment, sans jouer sur les mots, parler ici d'œuvres interconfessionnelles et communes à la Chrétienté.

Quant à celles qui pourraient être ainsi qualifiées, et nous en avons indiqué quelques-unes, elles furent toutes, il faut le dire, des essais louables, sans doute, mais des essais qui n'eurent pas de suite ¹. La Société interconfessionnelle pour la traduction des Saintes Ecritures se disloqua le lendemain même de sa première séance. Par ordre du pape, les catholiques durent s'en retirer. Si le congrès de Chicago eut plus de succès, il nous faut ajouter aussitôt que les prélats qui en firent partie appartenaient au clergé américain, et que la cour de Rome ne fut pas étrangère à ces circonstances qui, en 1900, en empêchèrent la deuxième session. La Ligue nationale contre l'athéisme qui s'était fondée en France, il y a quelques années, avec un certain retentissement, n'a pas tardé à périr ; on n'entend plus parler aujourd'hui de la Société interconfessionnelle qui s'était fondée à Lyon, ou plutôt, les prêtres qui assistaient à ces réunions ont

¹ Parmi ces tentatives malheureuses il est cependant une exception que nous nous empressons de signaler. Il s'agit de l'Union des œuvres dont M. l'abbé Viollet est l'apôtre, mais dont la fondation, il est vrai, est de date toute récente. La présidente de cette société interconfessionnelle est une catholique, M^{me} Bachelet, et les secrétaires des séances en sont deux jeunes pasteurs.

été priés, par l'autorité diocésaine, de s'en retirer ¹. Depuis la bulle « notre charge apostolique » du 25 août 1910, les bons rapports qui existaient entre l'apôtre du Sillon et les membres des Unions chrétiennes se sont distendus, etc. ² Les autorités ecclésiastiques du monde catholique ont d'ailleurs formellement désapprouvé toute œuvre interconfessionnelle. Mgr. Sevin, évêque de Chalon, les traite d'illicites. Le cardinal Andrieux, archevêque de Bordeaux, déclare que « les catholiques ne peuvent s'associer par leur présence aux luthériens et aux calvinistes même pour lutter contre l'athéisme et le matérialisme. » Par une lettre au comte Medolago Albanis, du 22 novembre 1909, et le communiqué de l'Osservatore Romano, du 23 avril de la même année, S. S. Pie X a interdit aux catholiques d'Italie d'abord, puis d'Allemagne l'organisation de sociétés interconfessionnelles.

Par contre, nous ne voyons pas que l'on ait usé à ce sujet, dans le monde catholique, de la distinction que rappelait M. Doumergue entre les décisions papales *cathedra et ex-cathedra* ³. Au cours d'un

¹ Il est vrai qu'en réponse à ce fait que lui objectait M. Henri Monnier, M. Julien de Narfon déclare savoir « qu'à Paris il se tient, et depuis fort longtemps, des réunions similaires auxquelles des ecclésiastiques fort distingués continuent de prendre part, au su de l'archevêché, sans être inquiétés ». Cf. Le Parthénon, 20 juillet 1912, page 643.

² Quant à la lettre de Mgr Bonomelli, il nous faut ajouter que l'évêque de Crémone a plus d'une fois été désavoué par les évêques de Lombardie, avec l'approbation du pape.

³ M. Paul Sabatier faisait remarquer que les défenseurs attitrés de l'Eglise catholique ne se lassent pas de répéter que la liberté du catholique est illimitée pour tout ce qui n'a pas été défini par le magistère infaillible, et pour tout ce qui ne concerne ni la foi ni les mœurs, mais qu'en fait ces apologistes eux-mêmes sont les tout premiers à agir comme des gens ayant « la nostalgie de la soumission ». Cf. La séparation des Eglises et de l'Etat. Fischbacher in-12, 1906, p. 11.

article nécrologique consacré dans la *Semaine Religieuse* du 18 mai 1912 à l'abbé Carry, curé de Genève, M. F^{ois} Chaponnière écrivait ces lignes qui nous prouveraient plutôt le contraire et nous montrent en tous cas qu'en Suisse, aussi bien qu'en France, les généreux désirs d'E. Naville, qui semblaient un instant exaucés, n'ont pas tardé à être déçus : « A un certain moment, l'abbé Carry parut vouloir collaborer avec les protestants dans les œuvres de moralité publique et de philanthropie sociale. Il s'associa notamment à eux, pour la lutte contre l'absinthe, les maisons de tolérance et la littérature immorale et criminelle. Malheureusement l'Encyclique *Editae scepe Dei*, dans laquelle le pape crut pouvoir accuser les réformateurs d'avoir fait un Dieu de leur ventre, vint creuser de nouveau un profond fossé entre les chrétiens des deux confessions ¹. »

¹ Il aurait semblé que des dames catholiques eussent pu faire partie de sociétés comme celle des « Amies de la jeune fille ». Après en avoir étudié les méthodes d'action, elles n'ont pas tardé à fonder de leur côté « l'Œuvre internationale et catholique de la protection de la jeune fille ». De même des sociétés de tempérance ont été fondées dans le monde catholique sur le modèle de la société de la « Croix-Blue » avec le titre de la « Croix-Blanche ».

Un autre fait bien significatif de la rigueur avec laquelle l'autorité ecclésiastique condamne toute œuvre qui n'est pas strictement catholique, et partant toute œuvre interconfessionnelle nous est fourni dans un article de M. P. Doumergue, paru dans « Le Christianisme au xx^e siècle » du vendredi 24 janvier 1913, p. 21. Il s'agit de la décision relative aux œuvres diocésaines, prise sur l'initiative de l'archevêque de Paris. « Attendu que les jeunes catholiques ont à leur disposition, dans nos œuvres pour leur formation morale et patriotique, ainsi que pour les exercices physiques et sportifs, des organisations propres à leur donner toute satisfaction; attendu que la commission diocésaine des patronages de garçons a déjà recommandé la plus grande réserve des groupements appelés Boy-Scouts; le Comité diocésain est unanime à demander que jusqu'à nouvel ordre, les jeunes gens de nos œuvres s'abstiennent d'adhérer à ces groupements. »

Dans ce même numéro du « Christianisme » p. 24, nous trouvons encore une autre preuve frappante du zèle déployé par certaines autorités ecclésiastiques pour bannir de leur Eglise tout ce qui pourrait favoriser un rapprochement des cœurs entre catholiques et protestants. Il s'agit de

Pour le moment la route vers une entente fraternelle est donc barrée par Rome. Elle l'est sur le terrain de la vérité, elle l'est encore sur celui de la charité. C'est, malgré tout, ce dernier terrain qu'il convient de préparer en vue d'un rapprochement futur, car c'est par le moyen d'œuvres communes que des rapports interconfessionnels pourront, nous semble-t-il, le mieux s'ébaucher. Sans doute l'autorité ecclésiastique interdit aux catholiques toute coopération en tant qu'association religieuse, mais elle leur laisse une indépendance relative à titre individuel pour entrer dans des comités d'œuvres sociales. Ils se rencontrent là avec des libres-penseurs assurément, mais aussi avec des protestants, et l'affinité sera naturellement plus grande entre disciples du même Maître.

Des rapports personnels et d'étroite amitié peuvent, du moins, s'établir et s'établissent en fait entre les fidèles, voire même entre les représentants des deux Eglises. Il nous est particulièrement agréable de rappeler ici, à ce propos, la profonde affection qui unissait entre eux, Monsieur le pasteur Messines et Monseigneur Lanusse : trait qu'un des représentants de la nation relevait, il y a quelques années en plein Parlement, et qui suggéra d'autre part à Fran-

l'hymne « Plus près de toi mon Dieu ! » chanté par les passagers du *Titanic* au moment où ce navire s'abîmait dans les flots... « Des librairies catholiques en avaient publié diverses éditions. Or l'évêque de Dijon vient d'interdire dans toutes les paroisses et établissements religieux de son diocèse le chant de ce choral, parce que les paroles et la musique du cantique sont d'origine protestante. Le texte de l'hymne n'a rien de contraire à l'orthodoxie romaine... Mais il faut empêcher à tous prix les catholiques de s'imaginer qu'il peut venir quelque chose de bon de Nazareth et qu'ils peuvent fraterniser, même un instant, avec les protestants sur le fondement des vérités élémentaires de l'Evangile. »

cisque Sarcey un de ses articles au « Petit Marseillais ¹. » Nous ne doutons pas que dans sa retraite, Naville, lui aussi, n'ait applaudi à ce bel exemple de largeur chrétienne.

¹ Cf. « Le Petit Marseillais » — avril 1893. — Lors d'un concours sur « la tolérance », organisé par le journal « les Annales » ce même trait de largeur chrétienne avait été choisi et développé par l'un des lauréats de ce concours, dont l'article a été publié dans le supplément des « Annales » du 2 octobre 1904.

CONCLUSION

Il n'y aura plus d'anathème.

Apoc. XXII, 3.

§ 1. *Causes de découragement et motifs d'espérance* : Nos déceptions successives au cours de cette étude. — L'Eglise catholique s'oppose à toute conciliation. — L'Eglise universelle est-elle irréalisable sur la terre ? — De l'excès du mal sortira le bien. — Il se prépare un mouvement de réforme dans l'Eglise romaine — le mouvement dit moderniste. — Les modernistes sont catholiques. — La conciliation sera possible grâce à eux.

§ 2. *Quelle attitude avoir à l'égard du catholicisme et que peut-on lui emprunter ?* Ne pas s'imaginer que le protestantisme constitue l'Eglise idéale. — Ne pas confondre catholicisme et cléricalisme. — Admirer ce qu'il y a de piété vivante dans le catholicisme. — Avec l'abus de certaines pratiques les protestants ont rejeté ce qu'il y avait aussi de chrétien en elles : exemples. — L'idéal de catholicité. — Les divisions du protestantisme. — Il convient de travailler en vue de l'unité du monde chrétien. — Notre vénération à l'égard d'E. Naville.

§ 1. Causes de découragement et motifs d'espérance

Le résultat auquel aboutit notre étude est exactement le contraire de celui que nos sentiments personnels eussent désiré. Nous estimions qu'un rapprochement entre les Eglises protestantes et l'Eglise catholique était non seulement nécessaire, mais encore parfaitement réalisable. Notre ambition était de le hâter. Le but de notre travail eût été de re-

chercher les moyens que nous aurions à suivre dans la suite pour consacrer nos efforts à poursuivre ce qui nous paraît, malgré tout, un bel idéal. Nous avons toujours éprouvé pour la personne d'Ernest Naville une si profonde vénération, et nous nous sommes toujours senti tellement encouragé à son contact pour toutes les grandes et belles causes, que nous aurions voulu nous mettre à son école et marcher sur ses traces, pour travailler dans la mesure de nos faibles forces à préparer « ces temps heureux où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul berger ». Tout rempli de reconnaissance à son égard, pour la grandiose et sainte vision qu'il a fait passer devant nous de « l'unité du monde chrétien », nous aurions voulu pouvoir exposer simplement ses idées, sans avoir aucune objection à soulever. Nous avons été arrêté.

Une première fois, dans notre introduction, nous avons eu l'impression que, dans les divers projets de réunion conçus depuis l'établissement de la Réforme, Rome n'a pas toujours fait preuve de toute la loyauté désirable, et que dans de telles circonstances, il a été heureux, pour la cause de la vérité, que ces tentatives aient échoué.

Dans notre appréciation sur les sympathies de Naville à l'égard du catholicisme, nous avons observé que M. F. Piaux relevait justement que Naville « n'avait jamais compris le catholicisme politique, si différent du principe chrétien du catholicisme ».

Comme conclusion de notre second chapitre, force nous a été de déplorer les violentes diatribes que le catholicisme ne cesse de lancer contre nous et

partant, de déclarer que ce serait une erreur et un danger de cesser le feu, c'est-à-dire toute controverse.

Quand est venu pour nous le moment de nous faire une opinion sur les idées de Naville au sujet de l'unité du monde chrétien, l'autoritarisme catholique dont nous ne soupçonnions pas l'intransigeance, nous a prouvé que l'unité, voulue par l'Eglise romaine, est l'uniformité et non l'harmonie dans la liberté, seule unité qui soit possible en matière de foi.

Enfin, lorsqu'à la suite d'E. Naville nous avons cru pouvoir trouver, pour le moins, un terrain d'entente dans le domaine de la charité, cette illusion est tombée comme les autres, quand nous avons vu la papauté, et particulièrement S. S. Pie X, condamner avec rigueur toute œuvre interconfessionnelle.

Ainsi donc, à moins de prendre nos désirs pour des réalités, nous sommes obligés de constater que tous les obstacles aux tentatives d'union et de conciliation viennent de Rome ; et tout notre bon vouloir vient toujours s'y briser inévitablement¹. C'est pourquoi, malgré le sincère désir que nous en avons, nous ne saurions contredire la pensée de l'éminent orateur qu'était M. Ed. de Pressensé quand il disait : «... L'Eglise qui s'appelle par excellence l'Eglise de l'unité est le plus grand adversaire de la vraie catholicité... N'est-il pas évident que tout ce qui tend à l'uniformité despotique est contraire à cette véritable unité ?... Il est certain que de plus en plus

¹ Nous aurions dû nous en douter quand au début de notre étude nous avons lu dans les quelques lignes que la grande Encyclopédie consacre au mot *irénique* : « Comme le principe du catholicisme exclut toute concession et toute union qui ne serait pas une absorption, l'*irénique* est inconnue dans la théologie catholique. »

le catholicisme contemporain a tendu tous les ressorts de la centralisation ecclésiastique, jusqu'à en faire un joug de fer pesant sur les intelligences... C'en est fait de la liberté des Eglises, elle a disparu. La papauté traîne, derrière le char de son unité triomphante, la conscience chrétienne bâillonnée. La voix de l'infailible maudit la ville et le monde, c'est un feu roulant d'anathèmes...¹ »

En sommes-nous donc réduits à ne regarder l'établissement de l'Eglise universelle sur la terre que comme un beau rêve, et dès lors nous faut-il renoncer à travailler en vue d'un idéal illusoire et chimérique ? nous ne le pensons pas ; et ce ne sont nullement des raisons d'ordre sentimental qui raniment notre optimisme : ce sont les faits que signale le savant historien Paul Sabatier dont on a dit qu'il est, de tous nos contemporains, l'un de ceux qui connaissent le mieux le monde catholique. Avec lui nous pouvons saluer la venue de temps nouveaux « où les forces religieuses de l'avenir ne pourront même plus comprendre les hostilités du passé, et s'achemineront par des voies différentes vers la réalisation d'un même idéal². »

On peut espérer sans trop de présomption que de l'excès du mal sortira le bien, parce que dans son excès le mal périra, et que le principe de la fausse autorité se frappera de mort lui-même.

Il est vrai que le catholicisme français n'a pas dit son dernier mot. Il peut se réformer tout en restant catholique. Il est aisé d'observer qu'il y a toujours

¹ Revue chrétienne 1873, tome XX, dans le cours du 2^e discours, p. 257.

² La séparation des Eglises et de l'Etat. Fischbacher in-12 1907. p. X.

eu, au sein de l'Eglise catholique, deux tendances : celle de l'autorité absolue ou cléricalisme qui, dans les temps modernes, n'a cessé d'être le parti dominant, et le catholicisme libéral qui ne s'incline qu'à son corps défendant sous le joug de la tyrannie religieuse. Toutes nos considérations n'ont eu pour objet que la première de ces tendances, parce que jusqu'à présent la seconde fut toujours obligée de se soumettre ou de se démettre. Cela ne veut pas dire, cependant, que ceux qui ont courbé la tête ne finissent pas par la relever un jour, alors surtout qu'ils ont pour eux d'être dans le courant de la pensée contemporaine.

Tout nous porte à croire qu'il se prépare dans le sein du catholicisme une grande crise intellectuelle morale et religieuse, dont les proportions s'accroissent de jour en jour. Déjà certaines consciences osent se dresser en face de la curie romaine pour lui demander « ce qu'on a fait de l'Eglise ? » « Il est à droite, écrit M. Paul Sabatier, des catholiques et des prêtres bien plus nombreux qu'on ne pense, assez clairvoyants pour ne pas vouloir que leur Eglise devienne une sorte de refuge à l'usage exclusif de ceux qui se refusent à vivre de la vie de leur siècle ¹. » Le nom de ces prêtres est légion ². Il ne s'agit pas de quelques personnalités isolées, mais « de plusieurs milliers de prêtres, en exercice aujourd'hui, qui sont imprégnés des idées nouvelles et très

¹ Séparation des Eglises et de l'Etat, p. VIII.

² Dans l'Encyclique Pascendi aucun nom ne fut signalé parce que les listes des suspects reçues à la curie étaient d'une effrayante longueur. Cf. Paul Sabatier, « Les Modernistes », Fischbacher, p. 18.

persuadés qu'ils pourront être fidèles à leur Eglise et à Dieu sans se manquer de sincérité à eux-mêmes. Dans dix ans ces prêtres seront la majorité ¹. » Ce qui les caractérise, c'est un ardent besoin de libre examen. Ils ne veulent plus d'un catholicisme inconscient et machinal qu'on leur a si longtemps imposé. Profondément catholiques ils ont horreur néanmoins de cette « autorité qui n'est pas librement acceptée, mais passivement subie » que flétrissait Naville. Si sainte et si sacrée soit-elle, ils réclament à l'autorité ses titres de créance. Les membres de l'Eglise enseignée, les laïcs eux-mêmes, ne veulent plus se confier à leur mère l'Eglise les yeux fermés, et se permettent de lui demander des explications. « Nulle autorité ne peut faire ou empêcher que je trouve un raisonnement solide ou fragile ni surtout que telle ou telle notion n'ait pas de sens pour moi. Je ne dis pas seulement qu'elle n'en a pas le droit mais que c'est chose radicalement impossible, car en définitive, c'est moi qui pense et non l'autorité qui pense pour moi. Contre ce fait rien ne saurait prévaloir. Moi-même je ne puis me contraindre ou m'interdire de rencontrer de rencontrer la satisfaction de l'évidence ici ou là ². » En s'exprimant ainsi, M. Ed. Leroy n'exposait pas seulement son point de vue personnel mais celui de l'école dite moderniste. « S'il en est qui, sous prétexte de croire avec fermeté et fidélité, considèrent ou se comportent comme s'ils considéreraient qu'ils ne doivent pas réfléchir sur la

¹ La Séparation des Eglises et de l'Etat, p. 4.

² La Séparation des Eglises et de l'Etat, citation, p. 89.

croissance, et se fixent ainsi dans un dogmatisme verbal, immobile, exclusif, nous leur disons qu'au lieu de se grandir à la mesure de la vérité comme ils y prétendent, c'est la vérité qu'ils rapetissent à leur mesure, et qu'au lieu de sortir d'eux-mêmes ils s'y enferment. Toute soumission qui ne vient pas du fond même de l'être, qui n'est pas consentie sur un motif spirituel, se trouve par le fait même illusoire et caduque... ¹ »

Est-ce à dire, comme on pourrait se l'imaginer dans le monde protestant, une poussée des esprits hors de Rome ? Ce serait s'abuser singulièrement. Le modernisme n'est pas davantage un mouvement vers le protestantisme, qu'il n'est la fin du catholicisme. Comme l'affirme si nettement M. P. Sabatier : « c'est la fin d'un catholicisme et l'avènement d'un catholicisme nouveau, ou plutôt c'est une montée de sève nouvelle dans le vieux tronc religieux... Il ne s'agit donc pas ici d'hérésie ni de schisme. Les associations anticléricales et les rares sectes protestantes qui guettent le mouvement de rénovation catholique, espérant qu'il finira par dévier de leur côté, se font complètement illusion. Il y a là quelque chose de plus organique, de plus profond que le mouvement des évadés. Le protestantisme... a dispersé sur le territoire de la France de nombreux et respectables lieux de culte. Il y en a pour tous les goûts ou peu s'en faut. Et pourtant les hommes dont je m'occupe ne songeraient même pas à s'y reposer un instant. La raison en est simple. Le protestantisme leur appa-

¹ Article programme des « Annales de philosophie chrétienne », cf. Sabatier « La Séparation des Eglises et de l'Etat, » p. 15.

rait comme un grand fait historique mais comme un fait du passé ¹. »

Il nous est bien permis de croire cependant, que ces ennemis déclarés des abus de l'autorité ecclésiastique ne pourront avoir que de la sympathie à l'égard du protestantisme. Certainement ils ne partageront pas tous nos points de vue. Ils resteront catholiques et la fusion complète ne pourra pas se faire. Du moins l'Eglise qu'ils auront rénovée ne nous regardera plus comme des ennemis de la foi, mais comme des frères séparés. Des rapports d'entente et d'action commune pourront alors s'établir. Toutes les considérations de Naville au sujet de l'unité du monde chrétien trouveront ainsi leur application. C'est bien d'ailleurs parce que notre vénérable auteur s'est trouvé en contact avec ceux que l'on peut appeler les précurseurs de ce mouvement, qu'il a pu concevoir la possibilité d'un rapprochement entre catholiques et protestants.

§ 2. Quelle attitude faut-il avoir à l'égard du catholicisme et que peut-on lui emprunter ?

En présence d'un tel effort, les protestants manqueraient à tous leurs devoirs, si, se drapant dans un

¹ La Séparation des Eglises et de l'Etat, p. 88. Cf. L'orientation religieuse de la France, op. cit. p. 221-222-223. ...« Bien loin d'aller dans la direction de l'individualisme protestant le mouvement religieux actuel ne le fuit pas, il fait plus que cela : il l'ignore ». — ...« Le protestantisme n'est pour rien dans la genèse du mouvement catholique actuel, et ce mouvement ne suit à aucun degré les voies ouvertes et battues par lui... » Un des principaux griefs de la tendance dite moderniste contre le protestantisme « c'est qu'en se séparant de l'Eglise au xvi^e siècle, il ait condamné l'autorité romaine à devenir ce qu'elle est devenue, et se soit condamné lui-même à être ce qu'il n'a pas réussi à cesser d'être; une sorte d'anti-Eglise. »

orgueil coupable, ils s'imaginaient que tout est pour le mieux dans leurs Eglises, et qu'ils n'aient qu'à critiquer tout ce qui n'est pas eux, en confondant catholicisme et cléricalisme dans leurs attaques contre l'Eglise Romaine. Nous ne devons pas oublier que notre religion étend ses racines dans cette Eglise telle qu'elle resta constituée jusqu'au xvi^e siècle et que nos réformateurs sont sortis de son sein. C'est elle, somme toute, qui nous a conservé l'Evangile, et si son autoritarisme insensé s'est accru au point d'en être immoral, il fut un temps, du xi^e au xiv^e siècle en particulier, où elle était un grand théâtre de liberté, car, dans ses conciles et ses congrégations, la discussion était incessamment ouverte. Sans doute notre devoir le plus sacré est de lutter contre les erreurs de l'ultramontanisme, mais il nous faut également distinguer entre les hommes et les doctrines, et reconnaître que l'Eglise catholique a toujours possédé et possède encore au milieu d'elle de vrais et grands chrétiens. Chez ceux là même qui nous méconnaissent et nous déchirent avec féroce mais avec la plus entière bonne foi, il nous faut pardonner cette *sancta simplicitas*, en attendant de pouvoir fraterniser avec eux, sinon sur cette terre, du moins sur les hauteurs de l'Eglise invisible.

Notre devoir n'est pas seulement de nous incliner devant tout ce qu'il y a de piété vivante et sincère dans le catholicisme, mais de reconnaître que nos réformateurs ont parfois été un peu loin dans leurs attaques contre lui. Les circonstances le leur imposaient, car toute transaction de leur part eut amené l'échec de la Réforme. Leurs continuateurs, malheu-

reusement, ont rejeté, avec l'abus de certaines doctrines, ce qu'il y avait de vraiment chrétien en elles.

Il s'agissait de renoncer à la messe, mais non de repousser, comme on l'a fait, l'idée de sacrifice. Or, « sous prétexte que trop de gens se sont voués à d'odieuses divinités, il ne faut pas méconnaître le sacrifice, écrit M. P. Sabatier. C'est là que gît la grande erreur des Eglises issues de la Réforme, leur incapacité à trouver en France les sympathies auxquelles elles semblent avoir droit. Le protestantisme a fort bien vu les pièges dans lesquels tombe trop souvent celui qui veut vouer sa vie : mais l'atmosphère de pharisaïsme, de paresse ou d'égoïsme exaspéré, qu'on trouve trop souvent dans les monastères, ne prouve pas plus contre l'esprit de sacrifice, que les sinistres baisers des maisons de joie ne prouvent contre l'amour. Pour mieux éviter les pièges, on a virtuellement nié la force mystérieuse qui porte l'élite de l'humanité à se sacrifier. C'est précisément le fait d'accepter des dévouements qui constitue peut-être à l'heure actuelle la force par excellence de l'Eglise.

Il y a longtemps qu'elle serait morte si elle n'avait pour se soutenir que sa rigueur doctrinale, sa monumentale hiérarchie et sa discipline de fer... Il y a dans l'humanité une multitude d'âmes qui aspirent à se donner. La façon dont elle se donnent peut être absurde, mais le mouvement qui les porte à s'immoler est beau, bienfaisant et vrai » ¹. En théorie, le protestantisme réclame bien le don de la personnalité tout

¹ La Séparation des Eglises et de l'Etat, p. XXVIII.

entière, mais, en fait, il n'exige que peu de renoncement, alors qu'il n'est pas de religion qui puisse subsister en dehors de l'esprit de sacrifice.

Il est de nombreux points sur lesquels nous aurions encore beaucoup à apprendre de l'Eglise romaine. Plus que dans nos Eglises on y comprend et on y pratique, par exemple, le devoir de l'adoration. Il y a aussi quelque chose de vraiment chrétien dans la possibilité qu'ont les fidèles de se confesser à un prêtre. Certes la confession auriculaire est une pratique qui peut dans bien des cas soulever les protestations de la conscience, mais, en la condamnant, le protestantisme a du même coup supprimé ce qu'elle renferme de conforme à l'Evangile. Si admirable et si édifiante soit-elle, la magnifique prière de Théodore de Bèze qui se lit chaque dimanche au cours de notre liturgie, n'est pourtant pas la mise en pratique du conseil de l'apôtre Jacques, V. 16 « Confessez vos péchés les uns aux autres. »

Nous ne pouvons qu'éprouver de la répulsion pour la mariolâtrie, nous condamnons le culte de la Vierge Marie, et regardons comme sacrilèges les litanies qui lui sont journellement adressées, mais la reléguer, comme nous le faisons, parmi la foule obscure des premiers disciples, est également inadmissible. C'est, en tout cas, se priver de l'édification que nos frères catholiques éprouvent devant cette sainte femme que fut la mère de notre Sauveur.

Nos relations possibles avec le monde invisible sont environnées de mystère, et nous n'avons que des raisons d'ordre sentimental pour savoir si nous pouvons prier pour ces vivants que nous appelons

les morts, mais nous déplorons que l'Eglise réformée n'ait pas (comme le fait l'Eglise luthérienne à l'instar du catholicisme) consacré un jour de l'année au souvenir des trépassés ¹.

Toujours imbus des idées de Naville, et tout en faisant la part de ce qu'il y a de faux dans les congrégations monastiques, nous souhaiterions d'avoir au sein de notre Eglise de nombreuses confréries analogues à l'institution des diaconesses, dont les membres se consacraient entièrement et collectivement à la lutte contre le mal sous toutes ses formes, voire même des lieux de retraite pour ceux dont le chagrin ou le remords de fautes graves auraient brisé la vie, etc. etc. Nous ne croyons émettre ici aucun désir qui puisse être traité, par les protestants, d'hérésie catholique. Nous pouvons d'ailleurs nous appuyer sur l'autorité de M. Harnack qui soutenait quelques uns de ces points dans une magistrale conférence sur ce sujet : « Qu'avons nous à apprendre de l'Eglise catholique ? » ²

Ce que nous avons à retenir de cette Eglise, c'est surtout enfin, dans ce qu'il a de juste et de conforme à la pensée de Jésus-Christ, son idéal de catholicité, ainsi d'ailleurs que le faisait remarquer l'illustre professeur : « ... Plus que nous, le catholique sérieux ressent la bénédiction d'une grande communauté de croyants, et souffre des divisions de la chrétienté.

¹ Sur la proposition du pasteur Decoppet, il est d'usage cependant, depuis quelques années, dans certaines paroisses protestantes de Paris, de consacrer le dernier dimanche de l'année à un culte dit « des affligés » en souvenirs des morts.

² Revue chrétienne « catholicisme et protestantisme » traduction de M. Trabaud, 1891, p. 913.

Chez nous, le sentiment, que la tâche s'impose d'établir un lien intérieur entre tous les hommes comme enfants de Dieu et frères en Jésus-Christ, n'est en somme développé que dans une faible mesure. Beaucoup de gens trouvent normale la séparation entre catholicisme et protestantisme, et la scission de celui-ci en d'innombrables Eglises locales qui refusent de se tendre une main fraternelle. La pensée de travailler par le christianisme à l'avènement de l'union générale des peuples ne peut être remplacée par aucun autre idéal. Nous devons donc aspirer de toutes nos forces à réaliser l'union de l'humanité en Christ ¹ ».

M. Harnack avait malheureusement raison en signalant dans le protestantisme, au lieu d'une aspiration vers l'unité, un déplorable besoin de multiplicité. Sans parler des « variations des Eglises protestantes », où tous les catholiques croient sincèrement trouver, après Bossuet, une preuve évidente de leur fausseté, il nous faudrait encore de nos jours mentionner leur fractionnement à l'infini. Dira-t-on que nos divisions sont une conséquence du principe de libre examen, et que, comme telles, elles dénotent une toute autre puissance de vie que n'en saurait avoir le principe d'autorité ? Sans doute, mais cette explication ne peut suffire pour les justifier, car plutôt qu'une conséquence de cet esprit de liberté nous croyons qu'elles en sont un abus. L'origine de ces divisions dans ce qu'elles ont de coupable et de répréhensible, c'est généralement, en effet, une fausse interprétation

¹ Id. p. 916.

du principe si juste de libre examen, où d'aucuns semblent ne voir parfois que le droit de décréter leur opinion comme la seule vraie, de tourner les autres en ridicule et de proclamer leur propre infailibilité. C'est combiner à la fois les abus du libre examen et ceux de l'autoritarisme à l'excès que nous critiquons si fort ailleurs, et, de cet alliage extravagant de principes contradictoires, ne peut résulter que cet esprit de secte et d'individualisme anarchiste qui est en scandale à nos frères catholiques.

Avant donc de travailler à un rapprochement de nos Eglises avec le catholicisme, tel que le mouvement de réforme qui s'accomplit dans son sein l'aura transformé, et dans le but de préparer cette entente future, il nous paraît urgent de faire tomber les barrières qui séparent entre elles les Eglises protestantes. Un des premiers devoirs qui s'impose à notre activité est de réaliser tout d'abord une sorte de confédération de toutes les Eglises de la Réforme, libre confédération qui pourra plus tard, nous l'espérons avec E. Naville, s'étendre à toutes les Eglises de la chrétienté.

Ce n'est pas là, certainement, un vain rêve ou une utopie, mais plutôt un but inséparable de l'Evangile. Aussi bien, nous y appliquerons-nous, sans perdre jamais courage, comme des ouvriers laborieux et patients. Nous nous rappellerons, qu'aux jours de son épreuve mystérieuse, Jésus-Christ repoussa la tentation de transformer d'un mot les pierres en pain, et nous saurons attendre en luttant avec persévérance. Le laboureur sait bien, quand il jette le grain dans le sillon, qu'il ne mettra pas le lendemain la main à la

faucille, et que de longs jours s'écouleront avant que ses efforts aient abouti. Pour notre part nous entreprenons une tâche ingrate dont nous ne récolterons nous-même que des déboires et que des insuccès, mais qu'importe ? une chose aussi dominera notre activité, notre confiance en Dieu, et partant, dans l'œuvre que nous accomplirons avec son aide. Quant à la moisson, elle viendra à son heure.

*
* * *

Parvenu au terme de l'étude que nous nous étions proposée, nous en sentons toutes les imperfections. Nous pouvons du moins nous rendre cette justice que nous avons parlé dans la sincérité de nos convictions. Nous avons dû faire, il est vrai, un effort que nous devons avouer : il nous en a profondément coûté d'avoir à nous écarter sur bien des points de la pensée d'E. Naville qui reste pour nous le penseur émérite, le vaillant champion de la cause de Jésus-Christ, et le généreux défenseur de « l'Unité du monde chrétien », idéal si noble et si grandiose malgré tout. Regretterons-nous cet effort et faut-il nous en excuser ? Il en serait certainement ainsi si nous pouvions supposer, un seul instant, avoir manqué en quelque chose à la mémoire vénérée du philosophe genevois. Mais il nous souvient de l'observation que nous présentait un des membres du Jury de notre précédente thèse : « Croyez-vous qu'E. Naville eût été peiné de vous voir critiquer ses idées ? » Et sans doute il tenait trop à son indépendance pour ne pas comprendre celle des autres, et lui-même nous eût autorisé à trier et à choisir dans son héritage la part

que nous pouvons nous approprier. Ce qu'il désirait avant tout, c'était, après avoir creusé son sillon, que d'autres vinssent à leur tour creuser consciencieusement le leur selon la mesure de leurs forces. C'est à son école que nous nous sommes formés. Notre reconnaissance à son égard est celle de l'élève pour un maître aimé et respecté.

Vu : *Le Président de la Soutenance* :

H. MONNIER.

Vu : *Le doyen* :

Ed. VAUCHER.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	3
Chapitre I. Naville en face du catholicisme .	18
Chapitre II. L'incrédulité et les divisions de la chrétienté	39
Chapitre III. L'unité du monde chrétien....	56
Chapitre IV. Les œuvres interconfessionnel- les	84
Conclusion	100

